

# 1 – Matthieu 13-28

Il est rare qu'un chapitre de la Parole soit assez isolé pour que l'on puisse en donner l'exégèse sans tenir compte de la liaison avec ce qui précède et avec ce qui suit. Il y en a qui contiennent un seul sujet assez développé pour qu'on puisse le considérer séparément. Parfois même un seul verset présente quelque trait du précieux Sauveur qui peut suffire aux méditations de bien des heures bénies. Mais pour expliquer les idées qui se présentent dans un chapitre il faut toujours le considérer en rapport avec les choses auxquelles il fait suite selon l'intention du Saint Esprit. C'est ce que j'essaierai de faire par rapport au chapitre qui nous occupe.

On peut appeler cet évangile l'évangile du royaume. C'est-à-dire qu'il raconte l'histoire et les discours de Christ spécialement en vue de l'établissement du royaume des Cieux. Ce chapitre 13 nous révèle les mystères du royaume.

Voyons dans quelle position la révélation du royaume se trouvait quand le Seigneur l'a prononcé ; en d'autres termes quelles étaient ses relations avec le peuple juif dans ce moment-là.

Dans ce but repassons un peu le contenu de cet évangile.

Dans le premier chapitre, nous trouvons, selon le modèle de la Genèse, des Nombres et des Chroniques, la généalogie de la race royale et les deux grandes souches auxquelles les promesses se rattachaient et desquelles descendait Christ : David et Abraham.

Les promesses étaient faites à la semence de l'un et de l'autre. La conception miraculeuse de Jésus, selon les prédictions de l'Écriture, est ensuite racontée. Puis il nous est parlé de sa naissance royale, sujet de frayeur pour Hérode, qui jouissait de la royauté juive, et de témoignage et de joie jusqu'aux bouts de la terre. Sa fuite en Égypte et son retour, et, dans toutes ces circonstances, l'accomplissement des prophéties est constaté.

Dans le chapitre suivant, l'approche du royaume des Cieux est annoncée. Le prophète avertit le peuple de la colère à venir, de laquelle il fallait s'enfuir, de la cognée qui est mise à la racine des arbres ; puis il annonce que Dieu cherchait des fruits, et qu'il serait inutile de se vanter d'être enfant d'Abraham si l'on n'en produisait point. – Jésus se soumet à la condition des Juifs et reçoit en même temps le témoignage qu'il est le Fils de Dieu ; son assujettissement et son humiliation et le témoignage là-dessus rendu et rendu à lui-même de la gloire de sa personne, sont ici profondément instructifs.

Au chapitre 4, Jésus, ainsi identifié en humiliation avec les Juifs et reconnu Fils de Dieu par le Père, subit la tentation de l'ennemi qui doit être vaincu et lié, comme l'homme fort, si l'on veut piller ses biens ; tentation appropriée aux circonstances où le Messie se trouvait. Satan cherche à détourner le Seigneur du chemin de l'obéissance en le poussant à user de sa gloire ou à la prendre selon sa volonté et comme soumis à Satan lui-même : par ses besoins naturels, la faim ; par ses privilèges, c'est-à-dire les promesses qui lui avaient été faites (ses privilèges juïques ou de Messie selon Ps. 91) ; et par la gloire dans le monde, gloire qu'il possédera effectivement plus tard de la part de Dieu, savoir tous les royaumes du monde ; et tout cela en l'engageant à sortir du chemin de l'obéissance dans lequel Il était entré. Mais en vain. Alors Jésus commence, après que Jean fut mis en prison, à prêcher l'approche du royaume, sa demeure dans l'endroit désigné en Ésaïe 8, donnant lieu à la distinction prédite entre les dernières afflictions des Juifs et toutes celles qui précédaient l'apparition de la lumière du Messie <sup>1</sup>. Il prêche l'évangile du royaume, et confirme sa doctrine, et rend témoignage à la glorieuse vérité de sa présence par des miracles de bonté qui proclamaient la visitation du Dieu d'Israël.

L'attention des multitudes étant ainsi attirée, Il explique les principes du royaume et les conséquences du témoignage qui lui devait être rendu.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de rédemption. Il n'en est pas question. Il y a la spiritualité de plusieurs parties de la loi, ou plutôt l'application faite par Jésus de ses ordonnances au cœur comme aux actes, et l'introduction du nom du Père comme motif, principe et modèle de conduite. Israël est ici comme en chemin, en danger d'être livré au juge s'il ne s'accorde pas avec sa partie adverse. C'est la lumière du Ciel qui luit sur la pratique des hommes, par le moyen de Celui qui est venu du Ciel.

Au chapitre 9, il continue à travailler personnellement au ministère du royaume. Reconnu comme Fils de David par des aveugles, et reçu avec admiration par les masses, il est accusé par la jalousie des Pharisiens de chasser les démons par le Prince des démons ; mais le temps de la grâce envers ce pauvre peuple n'est pas encore fini. Quand Jésus voit les troupes, il en a compassion ; c'était comme des brebis sans berger ; et, chapitre 10, Il envoie ses disciples à ses brebis perdues de la maison d'Israël, pour leur annoncer que le royaume s'était approché : préfiguration, pour ainsi dire, de la transmission de ce ministère à ses disciples, quand lui-même aurait été rejeté. Mais il ne s'agit que d'Israël. Ils ne devaient pas aller dans le chemin des Gentils. Toutefois, à cause de cette mission générale, le Seigneur, dans ses directions et dans ses encouragements, s'exprime d'une manière

<sup>1</sup> Quand Satan ne peut pas réussir à soustraire le fidèle au chemin de l'obéissance, il commence à agir sur les adversaires et à les pousser à l'opposition et à la persécution. Jésus se retire devant ce rejet ainsi commencé et, par ce moyen, il se trouve le centre de lumière et de bénédiction, au milieu de la détresse d'Israël, selon le passage cité.

qui peut leur servir de guide dans toutes les circonstances où ils pourraient se trouver, soit dans leur mission actuelle, soit pendant son absence de cette terre ; mais il n'envisage leur mission que comme une mission envers Israël, soit alors, soit même aux derniers temps. Ils n'auraient pas parcouru les villes d'Israël que le Fils de l'homme serait venu. La prise de Jérusalem a suspendu cela, jusqu'à ce que Dieu reprenne ses travaux envers Israël.

Chapitre 11. Le Seigneur, en reprenant les travaux de sa charité, repasse, à l'occasion de l'arrivée des disciples de Jean, toute l'histoire de cette œuvre parmi les Juifs. Jean-Baptiste lui-même prend la place d'un disciple au lieu de celle d'un prophète, et le Seigneur lui rend témoignage au lieu d'en recevoir un de lui. Le royaume des Cieux, au lieu d'être établi en puissance, étant rejeté, est envahi par la violence seule à travers les difficultés et l'opposition de l'homme ; car les Juifs, soit que l'on ait chanté des airs lugubres, soit que l'on ait joué de la flûte, n'ont pas répondu au témoignage de Dieu. La réjection de Jésus, réjection qu'il accepte avec une entière soumission, est expliquée par ceci, c'est que le Père seul pouvait connaître le Fils, et le Fils seul révéler le Père. Le Messie disparaît, pour ainsi dire, dans cette gloire trop pure pour que l'homme la reçût. Mais la grâce ne fait que rejaillir d'autant plus, *et toutes choses ayant été confiées au Fils*, il ne s'agit pas seulement du Messie des Juifs : Il invite tous ceux qui sont chargés et travaillés à venir vers lui. C'est un chapitre du plus haut intérêt.

Là-dessus (au chapitre 12), le Seigneur rompt décidément avec les Juifs. Il est Seigneur du Sabbat donne comme signe de l'alliance avec eux, Seigneur en grâce, toutefois Seigneur.

Les Pharisiens cherchent à le détruire. Il se cache et la lumière des Gentils commence à poindre dans le témoignage de Dieu. Reconnu de nouveau par un peuple étonné pour être le Fils de David, les Pharisiens mettent le sceau à leur iniquité et à leur condamnation en attribuant de nouveau ses œuvres à la puissance du prince des démons. Là-dessus Jésus prononce leur jugement : le blasphème contre le Saint Esprit n'est pas pardonné. Le signe demandé par la génération perverse lui est refusé ; il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Les gens de Ninive et la reine du Midi même les condamneront, et enfin l'esprit impur, qui était sorti de ce peuple, y rentrera avec d'autres plus méchants, et son dernier état sera pire que le premier <sup>2</sup>. Voilà la fin de la génération qui avait rejeté le Sauveur. Là-dessus il repousse les liens naturels qui l'unissaient comme Messie d'après la chair à ce peuple et ne reconnaît d'autres relations que l'obéissance à son Père.

Cette récapitulation rapide du contenu de ces 12 chapitres de la précieuse révélation de Dieu, nous fera voir l'importance de la position du 13<sup>e</sup> auquel nous sommes maintenant arrivés et qui doit nous occuper plus particulièrement. Il est basé sur le rejet du Fils de l'homme, du Messie, par la propre justice d'Israël, et, de fait, sur le jugement porté sur ce dernier à la suite de ce rejet de l'héritier des promesses.####

C'est pourquoi, s'adressant ce même jour aux multitudes, Jésus se présente comme ne cherchant plus du fruit. Il ne s'agissait plus de sa vigne ou de son figuier. Il sème, il est semeur. Il ne trouve rien, il apporte avec lui ce qui peut germer par sa grâce et produire du fruit. Il distingue complètement ses disciples : Il leur est donné de comprendre les mystères du royaume des Cieux ; c'est ce qui n'est pas donné aux multitudes, dont le cœur est engourdi. Il leur parle en paraboles, lumière précieuse pour le résidu conduit de Dieu ; ténèbres pour le peuple conduit par leur propre aveuglement.

Ici donc, le Seigneur prend la position d'un semeur, et la Parole tombe çà et là sur toute espèce de terrain. Mais ayant pris ce caractère, il ne s'agit pas seulement du Juif (là on aurait cherché du fruit), mais en principe de quiconque entendait la Parole. Toutefois, nous n'avons pas ici l'unité de l'Église, corps de Christ, dans le ciel, mais l'œuvre sur la terre, et puis après cela, les formes que prenait le royaume et le jugement qui s'y rapportait sur la terre. Je ne veux pas dire que les conséquences de cela n'aillent pas plus loin, mais c'est là le sujet de ce chapitre. C'étaient des semences, parce qu'il n'y avait rien. Chaque individu qui entendait, portait du fruit selon le terrain où la semence tombait. Car ici nous avons, non pas les secrets de l'efficacité de la grâce de Dieu, mais la responsabilité de l'homme, et les effets extérieurs qui se trouveraient à la suite de l'œuvre faite dans ce monde. Aussi la Parole était la Parole du royaume, le témoignage rendu aux droits de Christ par la grâce de Dieu, la proclamation de l'établissement de l'autorité de Dieu sur la terre, en grâce peut-être, mais exigeant la soumission de l'homme. Le royaume, ainsi proclamé, avait un caractère moral, parce que c'était le royaume de Dieu, ayant des promesses précieuses et une sûreté qui était de tout prix. Mais, en même temps, c'était le royaume des cieux, dont l'autorité devait s'établir sur la terre, le gouvernement de Dieu ici-bas, et son œuvre en vue de ce gouvernement et non pas l'Église unie à Christ dans le Ciel. Toutefois, dans cette première parabole, le Seigneur ne donne pas une similitude du royaume des cieux, quoique la Parole fût la Parole du royaume, parce qu'il s'agit non pas des effets et des résultats de la semence dans son ensemble, sous l'administration de Dieu, mais du fait de la semence et du résultat individuel, selon le terrain dans lequel la semence tombait. Quant à l'œuvre du semeur la chose s'individualisait. Le résultat serait un ensemble qui exigerait bien un triage, mais qui, néanmoins, était un ensemble en attendant. L'œuvre n'adoptait pas le corps des Juifs comme base, ne reconnaissait pas l'ancienne vigne. L'on semait et chaque grain, pour ainsi dire, avait telle ou telle conséquence dans le cœur où il tombait. C'était là un point important dans l'œuvre, soit dans la prédication du royaume : L'individualité et la responsabilité individuelle .

Principe, du reste, toujours vrai, mais que l'œuvre même faisait ressortir ; qui était à la racine de l'œuvre, parce que Dieu et l'homme étaient pleinement manifestés. Il ne s'agissait pas seulement du gouvernement d'un peuple ;

<sup>2</sup> Je crois que ceci sera vérifié dans l'idolâtrie des Juifs sous l'Antichrist, aux derniers temps.

mais le premier principe, le fondement du Christianisme, serait que chacun porterait son propre fardeau. La grâce unit ceux qui ont bien reçu cette semence, car la vie est commune et l'Esprit est un ; mais chacun reçoit pour lui-même, et ne saurait se soustraire à sa propre responsabilité à cet égard, responsabilité qui se rapporte non pas seulement à la moralité de sa conduite comme homme, mais à la réception du témoignage que l'activité de l'amour de Dieu vient répandre comme de la semence parmi les hommes, sur les cœurs. Le principe de responsabilité individuelle était toujours vrai pour le jugement éternel, et doit l'être si Dieu est juge ! Il jugera chacun ; toutefois ce n'était pas le principe sur lequel le système juif était basé ici-bas ; mais lors du rejet du Messie par ce peuple, ce principe était mis en évidence et se rattachait à la seule chose qui restait à Dieu comme moyen de relation avec les hommes, savoir le témoignage de son amour et la révélation de ses droits sur le cœur.

Je n'entre pas en beaucoup de détails quant à cette première parabole, non pas qu'elle manque d'importance, tant s'en faut, mais seulement parce que je pense qu'elle a dû être si souvent traitée en public et en particulier devant ceux qui liront ces pages, qu'il n'est guère nécessaire de le faire. La seule chose que je rappellerai ici, c'est que ce qui nous est présenté n'est pas l'explication doctrinale des sources du bien, mais l'œuvre actuelle et son résultat actuel selon la responsabilité de l'homme, les faits du nouveau système et non pas les conseils de Dieu.

Ce qui distingue le bon terrain, quant à la réception de la Parole, c'est qu'un homme comprend la Parole ; dans le cas contraire, proprement dit, il ne la comprend pas ; dans les deux autres, il y a de l'apparence, mais point de fruit : ici, c'est du fruit seul que l'on tient compte.

Jusqu'ici nous avons seulement la Parole du royaume, Dans les six paraboles qui suivent, nous avons des similitudes du royaume même ; soit les formes que prend le royaume, lors du rejet du Roi sur la terre et à la suite de la semence de la Parole.

Elles se distinguent d'une manière assez évidente pour en former deux divisions, savoir, les trois premières et les trois dernières avec l'explication de l'une des premières. Celles-ci sont adressées aux multitudes, les dernières aux disciples à part. Les premières, il me semble, nous donnent le dehors de ce royaume dans le monde, son état tel que le monde le voit, sans énoncer absolument le jugement de Dieu là-dessus. C'est de l'histoire comme nous avons déjà vu. Les dernières nous donnent les pensées et les intentions de Dieu dans le royaume qui existe ici et le résultat de cet ensemble extérieur. L'efficacité de la grâce n'est jamais touchée dans ce chapitre ; c'est une histoire et non pas une explication de doctrine <sup>3</sup>.

L'on remarquera que nous y trouvons comme tant d'autres fois, quand l'Esprit veut nous donner quelque ensemble général des pensées de Dieu, le nombre parfait de sept, divisé même, comme cela a ordinairement lieu, en 4 et 3 : Quatre paraboles adressées aux troupes, et trois aux disciples.

J'ai dit que les trois premières paraboles nous présentent le dehors, l'aspect du royaume du côté du monde ; mais cela n'empêche pas que l'homme spirituel ne discerne les principes qui opèrent, ni qu'il porte le jugement de Dieu là-dessus ; au contraire, c'est ce qu'il doit faire toujours pour bien marcher selon la sagesse de Dieu.

Toutefois, je m'occuperai essentiellement de l'explication de ce qui est présenté dans la parabole même.

La première idée, qui nous est donnée du royaume ainsi dépeint dans ces mystères, c'est une œuvre que quelqu'un fait dans un champ qui lui appartenait ; mais tout ce qu'il y fait maintenant, c'est d'y semer de bonne semence. L'œuvre qu'il a faite peut être gâtée dans son ensemble, dans le champ, quoique la semence ne puisse pas être altérée, et c'est ce qui arrive.

Pendant que les hommes dorment, l'ennemi de celui qui a semé la bonne semence et à qui le champ appartient, vient semer de l'ivraie, et le champ, soit la beauté de la récolte, est gâté. Le maître du champ laisse les deux choses-là porter leurs propres fruits. Celui à qui le champ appartenait avait fait son œuvre ; l'ennemi la sienne, pendant que les hommes dormaient, puis il s'en alla, lui aussi ; le résultat en fut un triste mélange dans le monde, dont on pourrait accuser le propriétaire du champ ; mais la chose étant manifestée dans ses effets (car elle avait été faite en cachette), les serviteurs la reconnaissent lorsqu'elle devient publique. Le maître explique à ses serviteurs qui se retirent vers lui et reçoivent leur intelligence de lui, que c'est l'œuvre de l'ennemi ; et que la récolte, quant à ce monde, restera gâtée. Lors de la moisson, il y portera remède, c'est-à-dire lors du jugement qui fera distinction dans le champ entre les bons et les méchants. Ce n'était pas l'œuvre des serviteurs de détruire l'ivraie. Ils n'étaient pas les exécuteurs du jugement dans ce monde, et le moment même n'en était pas venu.

Le royaume ne s'établissant que par des semences ici-bas pendant l'absence du Roi, et non pas en puissance et par conséquent par le jugement, la confusion qui en résultait devait être le triste caractère du royaume jusqu'à ce qu'il s'établît en puissance et que le jugement mit fin au désordre que Satan avait produit.

Comparez ici la manière dont le Seigneur nous présente ses voies à l'égard de cette semence en Marc 4:26. – Le royaume de Dieu est comme si un homme, après avoir jeté de la semence dans la terre, dormait et se levait de nuit et de jour, et que la semence germât et crût, sans qu'il sache comment ; car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le plein froment dans l'épi, et quand le blé est mûr on y met incessam-

<sup>3</sup> Dans les trois premières, c'est le résultat actuel de la semence dans ce monde.

Dans les trois dernières, c'est le puissant motif qui gouvernait le cœur de celui qui était conduit par ce motif selon le secret de Dieu.

ment la faucille parce que la moisson est prête. Pendant que le mélange existe et que le blé n'est pas mûr le jugement ne s'exerce pas ; car s'il s'exerçait, il pourrait arracher au monde du blé non mûri.

L'on a voulu confondre tout ceci avec la discipline de l'Église ; ce n'est plus le même sujet : il ne s'agit pas de l'Église ni de la discipline, mais du royaume et du jugement à exercer sur le mal que Satan a introduit au milieu du bon blé <sup>4</sup>.

L'on se prévaut de cette parabole pour le justifier ou au moins pour dire que l'on ne peut pas arracher l'ivraie ou exercer la discipline. Dans l'Église-monde, d'accord ; mais, premièrement, si l'on s'en sert pour dire que ce système Église-monde est bon, (car son existence est admise comme un fait), alors c'est vouloir, comme chrétien, réduire l'idée de l'Église ici-bas à l'état auquel Satan l'a réduite de fait. C'en est assez pour me convaincre que celui qui a la gloire de Christ à cœur, ne peut pas se laisser conduire un instant par une telle pensée. De plus, quand je trouve que tout cela est mauvais, je ne commence pas par arracher l'ivraie de ce système mauvais, c'est ce que ceux qui y restent et cherchent à le purifier voudraient faire ; je quitte, non pas le champ, je ne le puis pas, car le champ c'est le monde ; mais le mal que je faisais moi-même, je cesse de le faire ; je suis toujours blé dans le champ où l'ivraie se trouve ; je n'ai pas touché l'ivraie mais, comme chrétien, j'ai rectifié individuellement ma conduite à certains égards, et, par le fait même, je suis séparé de ceux qui le font encore. Si je puis me réunir en paix avec d'autres pour trouver la présence de Jésus selon sa promesse, tant mieux ; c'est une grande bénédiction ; mais je n'entre pas sur ce terrain ; mon but n'est que d'éclaircir l'explication de la parabole, en écartant ce qui n'est que pur sophisme.

Quant à la discipline proprement dite, elle s'exerce toujours sur du blé et dans le but non pas d'arracher mais de guérir, et même de restaurer ici-bas si cela est possible. L'incestueux a été livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que son esprit fût sauvé au jour du Seigneur. En résultat, il fut restauré ici-bas, parce qu'il se repentit. Ce n'est pas mon intention de poursuivre ce sujet mais les paraboles. J'y ai fait allusion seulement pour dire qu'il n'y a pas une idée commune aux deux sujets. L'on peut faire remarquer ici aussi comment le Seigneur envisage le royaume et tout ce qui s'y trouve comme un seul tout depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Enfin, ce qui nous est révélé, c'est que, ce que Satan a fait là où Christ avait semé les enfants du royaume, c'est-à-dire cet état de choses sur la terre, doit rester jusqu'à la moisson. L'ivraie, ce n'est pas simplement des hommes inconvertis, ce sont des personnes que Satan a introduites sous la forme du Christianisme, pour gâter la récolte de Dieu sur la terre, là où le Christianisme avait été introduit. Ce n'était pas l'Église dans le ciel, ce n'étaient pas les Églises rassemblées dans de certaines localités ; ces idées ne se trouvent pas ici. Ce sont les enfants du royaume envisagés comme étant dans ce monde des plantes de Dieu, mais qui se trouvent là où Satan a pu semer les siens. Le résultat, en apparence déshonorant pour le maître du champ, est expliqué pour celui qui apprend de Lui. Le jugement l'expliquera à celui qui ne veut pas se laisser enseigner.

Quant au jugement la parabole dit qu'il y a un temps de moisson, et non pas seulement la moisson. Dans ce temps-là l'ivraie est premièrement ramassée et liée en faisceaux *pour être brûlée*, le froment est mis dans le grenier <sup>5</sup>.

En général le jugement ou la moisson, telle qu'elle est présentée dans la parabole même, ne va pas au-delà de ce qui se manifeste dans ce monde. L'ivraie est ramassée pour être brûlée, voilà tout ; c'est ce qui est propre à la terre. La seule chose qui dépasse ce qui est extérieur ici-bas, c'est le fait que le froment est recueilli dans le grenier. C'est un fait négatif, il n'est plus du champ : ce qu'il devient dans le grenier ne paraît pas. Dieu intervient par les moissonneurs pour lier en faisceaux l'ivraie (non pas les païens ou inconvertis comme tels, mais ces méchants de la chrétienté, de l'endroit, du moins, où la bonne semence a été semée) et il ôte les siens entièrement de la scène.

L'état naturel de l'ivraie est détruit, mais elle n'est pas ôtée du champ. Voilà le résultat dans ce monde, champ qui appartient à Christ, des semailles qu'il y a faites.

La seconde parabole nous présente le royaume pendant cette période : de petit grain de semence qu'il est au commencement, il devient une grande puissance sur la terre, de sorte que l'on cherche sa protection, on s'abrite sous ses branches.

Pour l'explication de ce symbole, comparez Éz. 31, aussi 17:23 ; Dan. 4:10 :12:14.

La troisième nous le présente non pas dans sa puissance extérieure séculière, mais comme un principe ou doctrine qui se propage et s'empare entièrement de ce qui est soumis à son influence. Ici il ne s'agit ni du cœur ni du monde, mais du royaume établi dans ce monde. L'idée de l'autorité de Christ, son nom devaient se propager. Une certaine mesure déterminée est soumise à son influence et entièrement remplie de la profession du nom de Christ. Je vois ici que la chose dont il est directement question est l'existence générale en de certaines limites de la profession extérieure de la doctrine ou du nom de Christ. Ces paraboles, il me semble, ne s'occupent pas du bien spirituel, et leur but n'est pas non plus de présenter le mauvais côté de ce qui est arrivé. Comme nous avons dit, elles sont historiques. Un discernement spirituel, nourri et développé par d'autres passages, me fera voir peut-

<sup>4</sup> Mon but n'est pas la controverse, mais l'explication des paraboles ; cependant je dois ajouter ici un mot sur la force d'une interprétation souvent donnée à celle-ci. Qu'un mélange de chrétiens avec le monde existe, c'est un fait.

<sup>5</sup> L'enlèvement de l'Église appartient à ce siècle, à la moisson, à la fin, mais à ce siècle, quant à son époque. Elle paraîtra dans un autre siècle, il semble.

être qu'une puissance séculière semblable à Nebucadnetsar ou à l'Assyrien n'est pas une bonne chose, quand il s'agit de ce que Christ a établi et de ma position spirituelle ; mais ici cela nous est présenté comme un fait historique : le royaume devait devenir tel.

Le mot *levain*, en général, ne présente pas l'idée d'une bonne chose à celui qui est familier avec les Écritures ; mais le but de la parabole est d'annoncer le fait de l'existence générale de la profession extérieure du nom de Christ, en laissant le jugement de ce qui existe ainsi au discernement spirituel de l'enfant de Dieu.

Nous en venons maintenant aux explications données aux disciples, et aux paraboles qui étaient pour leurs oreilles seules.

Ici la semence n'est pas proprement la Parole ; ce sont les enfants du royaume, introduits dans le monde par Christ, qui tiennent leur vie, leur existence morale de Lui. Nous semons la Parole ; mais ici le grand fait c'est que le Fils de l'homme introduit des siens dans le monde, c'est une œuvre qu'il commence. La vigne rejetée, Il ne cherche pas dans le monde ce qui ne se trouvait pas en Israël. Il introduit, mais dans le monde, les siens, parce qu'Il en avait fini, pour le moment au moins, avec Israël. Quand Il a fait cela, Satan en fait de même, actif en mal là où le bien a été fait.

Israël, peuple de Dieu, est devenu méchant, et, mené par le prince de ce monde, il rejette son Sauveur, son Messie. Dieu étant actif en bien là-dessus dans le monde, Satan se jette dans une activité hostile pour gâter le résultat ici-bas ; c'est tout ce qu'il peut faire. Mais le jugement s'applique. La moisson est la fin de ce siècle, les moissonneurs sont les anges ; car il s'agit ici du gouvernement de ce monde par Dieu. Quant à l'expression de *ce siècle*, l'on a été habitué à l'appliquer à l'Église ; or il n'est pas question de l'Église ici, mais de l'introduction du royaume des cieux, le Messie étant rejeté des Juifs. Quel était le siècle où le Seigneur se trouvait avec ses disciples ? Était-ce l'Église ou l'économie de l'Église ? Nullement, c'était un certain siècle de ce monde qui aurait dû se terminer par la réception du Messie et le remplacement de la loi comme régime par le gouvernement de ce Messie.

Le peuple d'Israël l'ayant rejeté, ce siècle devient purement et simplement *ce présent siècle mauvais*, duquel Christ nous délivre, mais devant lequel Dieu a établi son royaume de la manière dont nous venons de parler. L'accomplissement du siècle est suspendu pendant que ces choses se font, mais enfin sa fin arrive. Alors le Fils de l'homme (car il s'agit du monde, non pas des Juifs et de leur Messie seulement) nettoiera son royaume de tous les scandales et de ceux qui commettent l'iniquité et ils seront jetés dans la fournaise de feu. Voilà le jugement de tout ce qui est contraire à la gloire de Christ, quand Il l'exécutera. Mais ici Il est vu comme chef du gouvernement providentiel de Dieu, non pas comme l'Époux qui vient chercher l'Épouse, ni comme le Roi qui veut régner en Israël ou sur les Gentils dans des relations immédiates. C'est le Fils de l'homme, chef suprême de l'administration de Dieu, qui envoie les anges de sa puissance pour vider son royaume, longtemps souillé par la présence des enfants du malin, de tout ce qui l'offense <sup>6</sup>. C'est un acte de sa propre puissance, comme agissant d'en haut, ce ne sont pas les serviteurs qui le feront. Il envoie ses propres messagers pour rassembler l'ivraie et la jeter dans le feu. Il n'entre pas en personne dans le royaume terrestre déjà établi. Il agit comme d'en haut par ses messagers et les justes ne sont pas établis et bénis dans le royaume gâté, mais ils luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père <sup>7</sup>.

Voilà le résultat de ce que le royaume a été souillé par le moyen de l'œuvre de l'ennemi ; le jugement est la réponse à l'absence de tout jugement dans le royaume dans l'intervalle entre les semailles et la moisson. Ce n'est ni la joie de l'Église ni l'établissement du trône de jugement sur la terre, mais la purification du royaume, l'idée générale du gouvernement d'en haut. Les serviteurs avaient pensé à rétablir ici-bas, en arrachant les méchants du monde, l'ordre de choses qui s'y trouvait au commencement pour que le champ ici-bas fût selon l'intention de celui qui avait semé ; ou en d'autres termes que le champ qu'il avait semé fût une représentation juste de son travail et de sa pensée ; mais ce n'était pas là ce qui devait être : cela ne se pouvait plus.

C'est une révélation de plus ajoutée, qu'alors tes justes (et il me semble que cela ne se borne pas nécessairement à ceux qui avaient vécu depuis les semailles du royaume) luiront comme le soleil dans le royaume du Père. Voilà pourquoi il ne s'agissait pas en attendant de purifier le champ ici-bas. Dieu avait de meilleurs conseils à notre égard. C'est une révélation qui appartient aux disciples. Le reste était le gouvernement public de Dieu, intelligible, ou qui aurait dû être intelligible à un Juif.

---

<sup>6</sup> Le premier acte ici regarde les méchants, l'ivraie. Dans le cas du filet, la première chose faite est de séparer les bons. Parce que, dans le cas de l'ivraie, c'est le dehors du gouvernement dans le monde, le résultat actuel ; dans les dernières paraboles, les motifs et le discernement spirituel, quoique le jugement arrive enfin après.

<sup>7</sup> Les justes luisant comme le soleil, c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi ces paraboles s'appliquent en même temps à Christ et aux croyants. Lui abandonne sa gloire terrestre, méprise la honte et endure la croix, en vue de la joie qui lui était proposée ; mais ceci nécessairement implique l'Église vue en gloire selon les conseils de Dieu : les justes luiront. Nous voyons cette gloire qui est nôtre dans le soleil auquel nous serons semblables. Dans les deux cas c'est la gloire. « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée ; » de sorte que lui, tout en la voyant pour lui-même, abandonne toute sa gloire juive et même personnelle, dans un certain sens, comme de droit, pour y amener l'Église ; en un mot, il l'abandonne pour l'Église. Nous, tout en voyant cette gloire comme la nôtre, nous la voyons en Christ ; et ainsi, en appliquant la parabole, on peut dire : Jésus l'a fait pour l'Église comme son trésor ; nous le faisons pour Christ comme notre trésor. Le conseil de Dieu est que nous soyons ensemble dans cette gloire.

Les paraboles qui suivent nous donnent plutôt les secrets du royaume, ce qui ne regarde que les initiés, les disciples. Ce n'était plus le dehors pour les multitudes qui l'entouraient. Dans ce qui était dit aux multitudes, tout se passait dans le monde, c'est-à-dire dans le champ. Sauf le seul fait que le bon grain en serait ôté et caché dans le grenier. Tout était proprement de ce siècle, à moins que l'on ne veuille excepter l'existence du grenier. Mais dans l'explication de cette première parabole, le Seigneur dépasse ce qu'il avait dit, traverse le bord, pour ainsi dire, et nous fait voir l'effroyable résultat du jugement de l'ivraie dans les pleurs et les grincements de dents ; puis il lève le rideau de l'autre côté aussi, et les justes luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père. Mais ceci jette une toute nouvelle lumière sur le principe du royaume ; c'est un motif d'action, là où cette révélation est comprise, et l'on agit selon l'intelligence de ce but de Dieu.

Il ne s'agit plus de lier bien les rapports entre l'ancien système et les formes qu'il prenait lors du rejet de Christ, ou à cause de l'état stérile de la vigne, mais de saisir le résultat des conseils de Dieu qui allaient beaucoup plus loin. Il y avait là de quoi dominer le cœur. Nous avons eu précédemment les résultats ici-bas des semailles, le fait du mélange et de la séparation, et à la suite de cela la forme que prenait le royaume dans le monde ; ici nous avons la révélation aux disciples du résultat en dehors du monde, et par conséquent le motif qui dirigeait celui qui était intelligent dans le royaume (c'est ce qui caractérisait sous ce rapport le royaume), enfin l'intelligence qui savait agir dans ces circonstances même de confusion où le royaume se trouvait, et non pas seulement le fait de cette confusion dans le monde. Cela explique l'ordre des paraboles. Dans les deux cas, l'historique pour la multitude donne les semailles et le jugement divin à la fin (c'est tout ce qui regarde l'esprit de multitude), et après cela les grands faits historiques : l'arbre et le levain.

Mais ici nous avons le motif qui gouverne et fait agir celui qui a l'intention de Christ, tout premièrement Christ lui-même et nous par son Esprit, en vue de ce qui a été révélé du dedans du voile, puis la séparation intelligente quand le filet est plein. Ce ne sont pas des semailles qui aboutissent à ce qui est laissé ensemble jusqu'à ce que Dieu agisse ; c'est une activité intelligente et motivée, basée sur la découverte d'une chose cachée ou sur le discernement et la recherche d'une beauté appréciée, qui vaut l'abnégation de tout, ou sur le besoin d'avoir séparés et ainsi réunis ensemble ceux qui faisaient le but unique de tout le travail, et qui précédemment avaient été mêlés dans le filet avec ce qui ne valait rien pour les pécheurs.

L'un présente le dehors, sur lequel Dieu agira sans doute à la fin, mais qui, comme tableau, est laissé dans son ensemble devant les yeux du monde : un grand arbre, un levain qui fait tout lever. L'autre, l'intelligence et l'activité de l'Esprit de Christ, qui fait sacrifice de tout et discerne les choses excellentes pour s'en emparer en se défaisant de tout le reste.

Maintenant le premier principe, le principe général des deux premières de ces trois paraboles basées, comme j'ai dit, sur la révélation de la gloire des justes faite dans l'explication de la première des trois précédentes, c'est l'énergie qui renonce à tout à cause de la découverte de ce qui devient de tout prix pour l'âme. Ce n'était pas là le caractère du royaume, s'il avait été établi parmi les Juifs ; il y avait des principes et une conduite qui lui eussent convenu : Son autorité aurait été exercée pour maintenir le bien et la justice, et un grand bonheur aurait été le fruit de son établissement. Mais une fois rejeté par ceux qui en étaient les enfants, le royaume n'était plus de ce monde, et l'on a dû renoncer à tout pour le posséder, selon la découverte faite de la joie et de la gloire qui là-dessus appartenaient aux fidèles dans le royaume de leur Père. Cette gloire fait renoncer à tout pour la posséder selon les conseils de Dieu dont on a fait la découverte dans la révélation de ce trésor, l'Église proprement dite. Christ lui-même a fait cela et même de deux manières. Il a renoncé à tout, s'est anéanti pour accomplir cette œuvre et acheter l'Église. Or, de quel prix pour lui-même et pour Dieu l'Église, ainsi amenée à la gloire devant lui, a dû être, pour qu'il quittât la gloire de son Père, son sein, pour avoir et ramener cette Église avec Lui. En effet, c'est parce qu'elle était infiniment précieuse au Père, et qu'Il a voulu l'avoir devant Lui sainte et irrépréhensible, que le Fils, selon son amour pour le Père, s'est donné pour elle, le Père lui ayant confié cette œuvre et l'Église elle-même, afin qu'Il la ramenât à Lui ; car si le Père aime le Fils et lui a confié toutes choses, de même le Fils a donné sa vie, afin que le monde sache qu'Il aime le Père et que, comme le Père lui avait donné commandement, ainsi Il fait. Car Il est venu faire la volonté de son Père. Mais, comme héritier royal du royaume, chef légitime et parfait, selon Dieu, des Juifs, peuple de Dieu et héritiers des promesses selon la chair, Il a dû renoncer à tout cela, à cette position exaltée unique. Il a pu pleurer sur Jérusalem dont Il aurait si souvent voulu rassembler les enfants. Il pouvait apprécier ce qu'il y avait de glorieux dans cette position. Il pouvait sentir toute la force de ces mots : « Parce que, après m'avoir haut élevé, tu m'as jeté par terre. » Toutefois, pour la joie de posséder l'Église, cette belle et précieuse création du Père en grâce et en lumière, ce joyau de la lumière de Dieu, cette expression des pensées du Père en grâce, témoignage dans les siècles à venir, et parce qu'elle en est le reflet, de la grâce qu'elle a reçue ; – pour la joie, dis-je, qui s'attachait à la découverte de ce trésor qui n'était pas du monde mais de Dieu dans la lumière, Il a renoncé à tout ce qu'il avait parmi les Juifs, Il a considéré tout le reste comme un rien. Répondant parfaitement à la pensée de Dieu son Père, en vue de ce qui était l'objet glorieux de l'affection de Dieu, une création non pas en dehors de Lui comme Créateur mais pour être devant Lui, selon sa nature qu'Il lui avait communiquée autant que cela se peut, Christ qui s'est anéanti, il est vrai, mais qui n'en répondait pas moins mais plutôt d'autant plus à toute pensée du Père, abandonnait tout pour l'accomplissement de la volonté du Père et pour la possession de ce trésor. Ainsi le royaume prend ce caractère. C'est en *Christ* que nous le voyons ce reflet de la nature du Père, car Il est non pas seulement par grâce (une grâce créatrice et communicative) mais essentiellement le reflet et l'image de la gloire du Dieu invisible ; Il en est la manifestation moralement en toutes choses et, de plus, en tant que toute la Divinité habile en Lui corporellement. Ainsi nous aussi, pour le Christ glori-

fié devant le Père, pour cette gloire que nous aurons avec Lui, quand nous lui ressemblerons en le voyant tel qu'il est, mais que nous voyons en Lui dès à présent, nous aussi nous renonçons à tout maintenant ; comp. Phil. 3:7-8. Mais c'est Christ qui nous en a donné l'exemple par dévouement à son Père. Paul n'était qu'un faible imitateur de Celui qui l'inspirait et lui avait fourni le modèle parfait de ce dévouement. Mais alors Christ, tout en renonçant à sa gloire et à ses droits terrestres, ne pouvait pas encore posséder l'Église toute pure et glorieuse comme étant à Lui à part. Il faut la prendre dans le monde, mais cela ne l'arrête pas. Il la place là et Il achète tout le champ. Mais ce trésor est son but et suffit pour l'engager à prendre tout le champ ; car il ne s'agit pas ici du gouvernement bienfaisant qui sera établi sur le monde, quand les jugements qui l'auront purifié auront été exécutés, mais de quelque chose qu'il prend à cause du trésor qu'il y a caché. Ailleurs, dans les prophètes, nous voyons toutes les bénédictions qui découleront de son règne, (l'Église, la nouvelle Jérusalem, étant déjà glorifiée, de sorte que les nations marcheront à sa lumière) bénédictions qui seront l'effet de l'administration publique du royaume du Fils de l'homme. Mais ici nous avons les mystères de ce royaume présentés à l'intelligence spirituelle. Mais avant tout remarquons-le ici : Où se trouvent ces révélations des secrets du royaume, cette joie qui suffit comme motif pour faire renoncer celui qui la possède à tout ce qu'il a, qui lui fait sentir que tout est perte au prix de cette gloire ? Où, ce discernement qui sait assez reconnaître la beauté de la perle de grand prix, pour faire comprendre que l'on gagne tout en renonçant à tout ? ce discernement qui fait que la réflexion, l'intelligence spirituelle qui sait juger de tout, sent que garder quelque autre chose n'est que s'empêcher de posséder ce que cette intelligence divine goûte et apprécie, et qui se décide ainsi en pleine connaissance de cause ? Le choix est fait, la nature qui cherche des perles a trouvé la perle qui lui va. Où est-ce, dis-je, que ces révélations, qui réveillent et satisfont cette nature divine, se font ? C'était dans la maison ; elles étaient faites à des disciples qui avaient suivi Jésus, qui s'étaient attachés à Lui. Ils le suivaient déjà, ils le suivaient à part, à part ils ont reçu ce qui lui appartenait, comme étant Lui-même mis à part du monde. La multitude ne les reçoit pas.

Venons-en à l'application ou plutôt à l'explication suivie de la parabole du trésor caché dans le champ.

Nous avons ici la pensée secrète de Dieu. Il ne s'agit pas proprement du dehors du royaume, mais de la pensée intime de celui qui y agit.

Christ Lui-même a pris à Lui un champ, mais, pour celui qui comprend sa pensée, est-ce que ce champ est son but en le prenant maintenant ? Non, c'est le trésor qui est là-dedans. C'est là ce qui remplit son cœur et qui a été le mobile de ce qu'il a fait. Dieu lui a donné pouvoir sur tous les hommes, afin qu'il donnât la vie éternelle à tous ceux que le Père lui avait donnés. Je ne veux pas dire par là que tous les hommes soient le champ, mais montrer comment il peut y avoir deux pensées dans les conseils de Dieu.

Dans le royaume des cieux un champ a été acquis. En apparence peut-être, le champ est l'objet que l'acheteur a eu en vue. Christ a le droit de possession sur ce champ, son autorité devrait y être reconnue, puisqu'il l'a acquis ; mais la joie de son cœur, son but en tout cela, c'est le trésor (l'Église) qui y est caché. Ce qui a été acquis par Christ et qui lui appartient visiblement là où son nom est reconnu extérieurement dans ces temps des mystères du royaume, ce qui est de droit à Lui et que l'intelligence de l'homme pourrait reconnaître comme l'acquisition qu'il a faite, ce qui est comme un champ qu'un homme a acquis, n'est pas ce qu'il a à cœur ; car il pense à un trésor qu'il y a caché. C'est la forme qu'a prise le royaume.

Il ne peut pas encore posséder l'Église toute pure, transportée chez lui dans le ciel pour qu'elle règne avec Lui. En attendant, elle est dans le monde et le royaume prend le caractère d'un ensemble qui, en apparence et de droit, est une autorité, une possession qui appartient à Christ, mais dont le secret et le vrai but n'est connu que de ceux qui ont l'intention de Christ.

Il a pris ce champ pour avoir le trésor<sup>8</sup>, mais c'est ce trésor tout pur, tel qu'il le connaît, qu'il a à cœur. Le ministère de Pierre ne distinguait guère les deux, quoique lui et tous les saints d'alors fissent partie du trésor acquis. Paul ne nous parle presque que du trésor. Pierre avait les clefs du royaume. Paul fut converti par la doctrine de l'union de Christ et de l'Église, attachée à Lui en gloire ; il ne connaissait pas Christ selon la chair.

Voilà ce que ses disciples doivent comprendre, quand ils voient ce qui est comme une possession acquise à Christ, ce qui Lui appartient. Ses disciples devraient comprendre quel est le vrai objet de son cœur et bien distinguer entre le champ et le trésor qu'il contient, quoique le trésor ou l'Église, étant pour le moment caché dans le champ, l'administration du gouvernement de Dieu prenne cette forme extérieure<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Quoique le grand principe de tout abandonner pour Christ soit vrai (et nous en avons parlé), l'on ne peut pas appliquer le détail de cette parabole à l'histoire d'une âme ; elle n'est jamais appelée à acheter quelque chose pour avoir le trésor, Christ, mais à chercher à n'avoir rien que Lui. De fait, dans l'histoire des âmes, quelque chose de semblable arrive souvent, c'est-à-dire que l'on embrasse le Christianisme, le vrai Christianisme, avec une joie qui prend tout d'une manière grossière, pour ainsi dire. L'âme possède, en effet, le vrai trésor, mais n'a pas du tout discerné encore toute la beauté de cette perle unique. La joie devient alors en apparence plus modérée, mais le discernement spirituel des pensées de Dieu est beaucoup plus réel et plus avancé.

<sup>9</sup> Tout ceci ne touche pas la question de la conduite ni du devoir du fidèle dans ces circonstances. La parabole ne fait que présenter les pensées de Dieu quant aux faits. Voilà la forme que prendrait le royaume ou plutôt une figure qui le représente. Le champ acquis est une pensée très abstraite ; l'on est toujours en danger de la confondre avec l'état actuel des choses, tandis que la parabole ne présente que le principe. J'ai cherché à éviter ce piège, je ne sais si j'ai réussi. En principe. Christ a acheté le monde, l'Église y est ; de fait, son autorité ne s'étend même qu'à une très petite partie du monde, et une partie, autrefois soumise, est soustraite même de nom à son autorité ; mais la parabole ne touche nullement toutes ces choses. Elle ne donne

En outre le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles.

Ici nous voyons le Seigneur estimant, selon son discernement parfait, la beauté morale de ce qu'il voulait avoir à tout prix pour Lui-même. Il ne s'agit pas seulement de cette joie de posséder un trésor, mais de distinguer et d'apprécier le trésor qu'il cherchait et que Lui était à même d'apprécier et de distinguer d'avec tout autre. Ainsi l'Esprit de Christ, dans sa véritable action, ne s'arrête définitivement que sur l'Église, non pas dans la joie de posséder seulement, ni dans celle d'accomplir le salut en la rachetant, mais dans l'accomplissement de toutes les pensées de Dieu, de toute la beauté morale qui peut avoir sa source dans le cœur de Dieu et se reproduire pour Lui dans cette Église, qu'Il a donnée à Christ. L'Épître aux Éphésiens nous présente spécialement cette pensée : Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a choisis en Christ avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles *devant Lui* en amour. C'est se reproduire en grâce. Et quelle est la vocation suivant laquelle il nous faut marcher ? C'est que nous sommes l'habitation de Dieu par l'Esprit. Il nous a donné une place qui est à la louange de la gloire de sa grâce.

Plus on examine cette épître et plus on comprend la pensée de Dieu qui s'y trouve, plus on y verra la perle qui est de grand prix pour le marchand seul capable de l'estimer. La répétition de l'emphatique expression *Lui-même*, sa *propre* volonté, etc. Que l'on trouve dans le grec, donnera encore plus de force à cette observation. Or, quelles pensées devrions-nous avoir, mes frères, d'une telle vocation de l'Église et de l'Église elle-même, ainsi devant Dieu telle qu'Il peut l'avoir devant Lui-même et y trouver sa satisfaction, retrouver ses propres pensées en elle pour qu'elle soit les délices de Celui qui est Lui-même la seule source de ce qui peut Lui convenir, et qu'elle soit propre à être toujours devant Lui ! Mais pour la recevoir, pour la donner à Christ, Il a dû la faire telle. Quelle pensée pour nous ! Pour que nous en jouissions, Il nous a donné l'Esprit Lui-même et de son propre Esprit. Comp. Éph. 3:6 :21 ; voyez aussi 1 Jean 4:13 ; dans ce dernier passage, il s'agit de l'individu, de son état et de la démonstration pratique qui en résulte. Mais il est encore une autre idée à faire ressortir et qui fait que ceci explique l'état du royaume ; c'est que Christ s'est dépouillé de tout pour posséder ce trésor. Où est sa gloire, sa royauté, son jugement, sa puissance ? Le royaume n'a aucun de ces caractères ; mais nous, disciples, nous connaissons Christ qui, étant riche, est devenu pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. Il est caché en Dieu. L'Épître aux Éphésiens parle des conseils de Dieu à notre égard, de ces conseils si précieux pour nous.

Ici, nous avons la même idée, mais l'idée du royaume perdue dans celle de la grâce. Christ aime le trésor, Il apprécie les perles. Il est lui-même non le reflet seulement, mais la parfaite expression de ce qu'était le Père. Il sait se présenter à Lui-même l'Église sans tache, ni ride, ni aucune chose semblable. La perle est dans sa pensée avant qu'il la trouve comme objet de son affection. Mais alors Il se présente ici comme un homme qui trouve, non comme Dieu qui crée et qui est la source de la beauté de l'objet trouvé, comme ses pensées en sont le prototype, de la beauté qui convient à celui qui trouve et à celui qui crée. Bien que l'Église soit de Dieu dans son existence et sa beauté, il faut aussi tenir compte de ce que le Christ a fait selon les conseils de Dieu, selon la plénitude de son désir et des délices qu'Il éprouve dans ces conseils. Il se dévoue à cela et se dépouille de tout pour avoir l'Église, telle qu'elle est selon la pensée de Dieu ; et pour le disciple intelligent, le royaume prend ce caractère. C'est le trésor de Christ dans ce monde, dans le champ qu'il achète ; c'est la perle toute pure, de quelque coquille qu'elle soit sortie, qui répond à tout ce que son cœur cherche.

Jusqu'à présent nous avons le discernement spirituel, pour comprendre le principe qui caractérise le royaume dans la pensée de Christ, et sur lequel, par conséquent, le fidèle agit aussi selon la mesure de son intelligence. Mais il y a, de plus, une séparation actuelle des éléments qui se trouvent mêlés là-dedans.

Effectivement, le filet a rassemblé de la mer des peuples, toutes sortes de personnes. Quand le filet est rempli, ceux qui l'ont tiré, les pêcheurs, s'asseyent sur le rivage ; ils rassemblent les bons dans des vaisseaux et jettent de côté les mauvais.

Ici arrêtons-nous un moment, parce que des principes graves se présentent à nos réflexions.

Les pêcheurs s'occupent des bons ; ils les mettent dans des vaisseaux. Ils rejettent et laissent de côté seulement les mauvais : voilà l'effet de l'intelligence du pêcheur. Quel est son objet ? de quoi s'occupe-t-il ? des bons. Pour les avoir selon son désir et son but, il faut qu'il rejette, en passant, les autres ; mais ce n'est que pour avoir les bons. Sauf dans ce but, il ne s'en occupe pas ; ce n'est pas son affaire : ils sont un embarras pour lui. Le filet n'a pas été jeté pour cela. Il rassemble les bons dans des vaisseaux ; leur destination finale n'est pas son affaire non plus ; c'est à lui à les prendre et à les rassembler dans ces vaisseaux à part. Voilà en quoi se montrent sa capacité, sa diligence et le succès de ses travaux. L'intelligence du maître s'y trouve. Sans cela il ne peut le faire. Tout ceci est adressé exclusivement à l'intelligence spirituelle, à défaut de laquelle on ne peut pas comprendre ces instructions.

---

que le principe, savoir qu'il y a le trésor caché qui n'était pas même acheté mais trouvé, et une chose extérieure est achetée, pour l'amour de ce trésor, ainsi nécessairement et de fait caché là ; que le trésor soit tout ensemble ou dispersé pièce par pièce, ce n'est pas la question ici. L'acheteur prend le tout tel quel pour avoir le trésor. Les délices qu'il trouve dans ses beautés (de l'Église) font l'objet de la parabole suivante. Ici c'est le fait du champ acheté en gros pour posséder le trésor qui lui était cher. Il ne s'agit pas non plus de l'établissement de l'autorité de Christ en bénédiction dans ce monde, ni de sa joie dans la délivrance de la création même. Cela viendra dans le siècle à venir, quand il ne s'agira plus des mystères du royaume. Ce mystère de Dieu sera fini ; les résultats naturels du règne du Sauveur seront manifestés, de même la beauté de l'Église sera manifestée en haut, et sa gloire luira partout.

Mais il y a une œuvre dont les effets seront nécessairement intelligibles, et comme nous avons dans l'explication de la parabole de l'ivraie, le fait additionnel de la gloire des justes dans une autre sphère, fait qui faisait comprendre en bien la négligence qui paraissait avoir lieu dans le gouvernement du royaume ; ainsi, dans l'explication du filet, nous avons un fait qui n'est pas dans la parabole, savoir le jugement des méchants.

Les anges sortiront, à la consommation du siècle, et sépareront les méchants d'entre les justes ; (ils ne s'occupent pas des justes ici comme faisaient les pêcheurs) et ils les jetteront dans la fournaise de feu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il est très évident que c'est un procédé tout autre que ce qui est raconté dans la parabole, et qui va au-delà de ce qu'elle contient. Il ne s'agit pas non plus du filet seulement : c'est une séparation générale et définitive des méchants d'avec les justes de ce temps-là. Les pêcheurs ne s'occupaient que de ce qu'il y avait dans leur filet et du bon qui s'y trouvait. Les anges, à la fin du siècle, séparent les *méchants* ; c'est une œuvre générale ; et dans ce monde ici-bas, où ils se trouvent mélangés, ce ne sont pas les anges non plus qui ont affaire avec le filet. Les deux choses, remarquez-le bien, se font dans ce monde. Il ne s'agit pas de séparer les bons et les méchants dans le ciel. Il ne s'agit pas non plus du grand trône blanc, mais de la fin de ce siècle. Les bons, qui se trouvent dans le filet, seront séparés et mis dans des vaisseaux par ceux qui l'ont tiré, selon leur intelligence des bons et des mauvais ; puis les anges prendront les mauvais dans ce monde et les sépareront d'avec les justes qui se trouveront là, ils jetteront les premiers dans la fournaise de feu : Ce n'était pas là l'affaire des pêcheurs. Mais les deux choses se font dans le monde à la fin du siècle. Les anges ne s'occupent des bons que pour les laisser ; tandis que les pêcheurs s'occupent des bons pour en disposer en rejetant et laissant là les mauvais.

Les disciples ici sont censés comprendre toutes ces choses ; le Seigneur les considère ainsi : ce sont les sages, les instruits de Daniel. C'est pourquoi, dit-Il, tout scribe instruit dans le royaume des cieux, est semblable à un maître de maison, qui tire de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles. Nous voyons, par ces paroles, le caractère des instructions, qu'Il vient de donner : Il ne s'agit pas de l'Église en tant qu'Église. Sans doute, ces disciples en firent partie plus tard ; mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il les envisage. Il s'agit de l'application des instructions sur le royaume des cieux aux connaissances acquises comme scribes dans l'Ancien Testament. Il ne s'agit pas du mystère caché et révélé par le Saint Esprit aux apôtres et prophètes ; mais de la lumière jetée par le royaume et ses mystères sur les promesses et le gouvernement de Dieu, qu'un scribe aurait trouvés dans la loi et les prophètes. Il y avait des choses nouvelles, mais elles se rattachaient aux anciennes ; elles ne les mettaient pas de côté. Paul eût-il connu Christ selon la chair, ne le connaît plus ainsi. Dans son cas, il s'agissait des choses purement célestes, de Christ seul. Il reconnaît bien, en certains épisodes, ce qui a rapport aux choses anciennes comme affaire de raisonnement, mais quant à son service direct, il ne les connaît plus.

Ayant achevé ce que j'avais à dire sur ce chapitre, je m'arrête. D'autres pourront probablement ajouter beaucoup à ce que je vous ai communiqué. Le germe de l'infini est toujours dans chaque passage de la Parole. Je ne vous présente qu'une explication générale ; mais je ne doute pas que ce que je vous envoie ne soit de Dieu, mêlé assurément avec de l'imperfection, mais *de Dieu*. Une autre fois, si Dieu le veut, je pourrai vous envoyer la continuation du résumé de cet évangile.

## Appendice

Il est des personnes qui pensent qu'il y a un ordre historique dans ces paraboles, ordre que je vais indiquer sans commentaire, comme une idée sur laquelle chaque frère portera un jugement selon les lumières qu'il possède. Premièrement, le fait général des semences de la Parole, commencées par Jésus Lui-même ; puis, comme nous avons vu, le commencement des mystères du royaume : le Fils de l'homme sème la bonne semence, l'ennemi y fait son œuvre. Premier résultat : la puissance hiérarchique ou ecclésiastico-séculière dans le monde. Second résultat : la doctrine chrétienne, de nom, est un levain qui ne fait que corrompre toute la pâte. Puis vient la découverte, que c'est le trésor caché dans ce champ qui est précieux ; ceux qui ont de l'intelligence spirituelle distinguent ce trésor, quoiqu'il soit caché dans le champ ; ce serait là la doctrine augustinienne et protestante d'une Église invisible ; mais à la suite de cela, il y a l'intelligence de la beauté et de la pureté qui conviennent à ce trésor, et elles sont recherchées par ceux qui sont conduits par l'Esprit de Christ. Enfin, il y a la séparation pratique des bons poissons, mis dans des vaisseaux par ceux qui y travaillent. Voilà l'idée ; chaque chrétien, je le répète, en jugera selon sa capacité spirituelle. Quoi qu'il en soit, il reste encore quelque chose à dire sur le grand arbre et le levain, par rapport à ce que le jugement spirituel peut y discerner. La différence entre ce qui est dépeint dans ces paraboles, et ce qui est dit dans les trois dernières est assez remarquable. Il n'y a ici aucune trace d'affection spirituelle, ni de goût pour les choses divines, ni de discernement entre le bien et le mal.

L'affection de l'Esprit manque entièrement, et même elle est perdue. Je dis perdue, parce qu'au commencement les serviteurs distinguaient entre le bon grain et l'ivraie, et parfaitement bien, et s'étonnaient de trouver de l'ivraie dans un champ que leur maître avait semé, quoique ce ne fût pas à eux d'exécuter le jugement sur l'ivraie. Ils s'en occupaient auprès du maître, tenant au bien-être du champ qui lui appartenait, mais le champ ne pouvait être purifié que par le jugement. N'as-tu pas (voilà leur question) semé de bonne semence dans *ton* champ ? d'où vient donc qu'il a de l'ivraie ? Plus tard, l'intelligence spirituelle discerne que le champ n'est qu'un objet secondaire, tout en reconnaissant qu'il était acheté ; elle cherche la perle pure et précieuse, et même sépare en des vaisseaux les bons poissons. Mais ici, ce n'est pas cela, c'est un tableau d'un résultat sombre, mondain et extérieur : l'attachement aux intérêts de Christ manque ; c'est un dehors, un état commun où rien ne se voit que ce

que le monde peut voir. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas des enfants de Dieu cachés dans ce système, ou qui en fussent séparés ; mais l'Esprit de Dieu n'en tient pas compte dans ces paraboles, ni d'aucune spiritualité qui les discerne ou qui distingue entre ce qui est agréable à Christ dans son royaume, ou le contraire : ce qui résulte de l'œuvre est entièrement semblable au monde. L'on ne saurait les distinguer : c'est un grand arbre, symbole, dans toute la Parole, de la puissance et de l'orgueil humains, objets du jugement de Dieu.

C'est seulement lorsque le Christ rétablira son royaume en puissance que ce royaume deviendra un grand arbre sur la terre selon les conseils de Dieu en justice. Voyez Éz. 17:22-24. En attendant, la chose arrive, mais, comme nous l'avons vu, avec une absence totale de discernement spirituel, qui contraste avec ce qui précède et ce qui suit. Même remarque sur le levain ; ceci n'est pas la puissance extérieure et mondaine ; c'est la diffusion universelle, dans certaines limites, d'une doctrine. Ici, il faut remarquer que ce n'est pas le Fils de l'homme qui sème de bonne semence ; cette idée est perdue : c'est l'état du royaume qui sera semblable au résultat de l'acte d'une femme qui agit ainsi. Aussi il ne se trouve ici aucune distinction quelconque entre la semence du Fils de l'homme et l'œuvre de l'ennemi. S'il y a de la bonne semence, elle est entièrement méconnue. Que cette distinction eût été faite par les serviteurs de Christ, c'est ce que la parabole du bon grain et de l'ivraie nous démontre ; mais toute apparence en est perdue : l'on ne peut pas dire que tout est bon, car l'ivraie doit croître jusqu'à la moisson. Tout discernement du Saint Esprit est donc absolument exclu de cet état de choses ; tout vrai témoignage à l'œuvre de Dieu perdu ; car l'on ne peut pas dire que tout est bon ; c'est ce qui serait le témoignage selon le cœur de Dieu. Toute distinction entre le bon et le mauvais est détruite ; c'est une masse, de sorte que ce témoignage à la différence du bien et du mal est perdu aussi ; de sorte que le mal sous le nom de Christ est ce qui se présente comme une masse uniforme.

Je ne veux pas dire ici que le Saint Esprit ait eu pour but de présenter cette idée à la multitude. J'ai déjà dit que ces paraboles parlent du dehors, de l'aspect extérieur du royaume, mais celui qui étudie la Parole juge, selon l'intention de Christ, de ce qui est présenté, et jusqu'à quel point cet état de choses répond à cette intention ; il juge avec discernement spirituel ce qui est ainsi présenté au monde. C'est là ce qui distingue le vrai Chrétien : l'homme spirituel discerne toutes choses. Il ne pense pas que la masse sera changée, parce que l'homme spirituel discerne et aime le bien ; mais l'état de la masse ne le gouverne pas ; il sait, pour lui-même, que, partout ailleurs, le grand arbre est le symbole de l'homme exalté. Devrait-il l'être avant l'apparition de Christ ? Il sait que le levain, partout ailleurs, est le symbole de ce qui est mauvais. L'histoire de la chrétienté n'a-t-elle pas fourni ce qui répond assez à un tel symbole ? S'il en est ainsi, c'est ce qui, selon le Seigneur, caractérise l'état du royaume. Dans ce cas-là le chrétien, que doit-il faire ? Doit-il se contenter d'afficher un tel témoignage comme étant celui de Christ ?

Nous n'avons parlé que des paraboles qui se trouvent dans ce chapitre. Il reste encore les quelques versets qui le terminent : ils contiennent le jugement porté sur le Seigneur par l'incrédulité des Juifs.

Il était dans son pays, ses œuvres n'étaient pas niées ; mais les Juifs bronchent contre la pierre d'achoppement. Il est le prophète sans honneur dans son pays et dans sa propre maison. Il est le fils du charpentier. En un mot, il est jugé même en Israël, selon la chair.

14.

Mais ce jugement charnel et aveuglé du peuple n'était pas le tout de leur histoire. Les passions du faux roi le poussent à détruire le témoignage de Dieu, et Jésus se retire. Il montre toutefois, par des actes signalés dans les Psaumes, la présence de l'Éternel qui les guérit de toute sa compassion et sa tendresse envers son peuple, Ps. 103:3 ; 132:15 ; mais ayant rendu ce témoignage, il envoie les disciples seuls sur la barque. Lui-même congédie la multitude et monte vers Dieu, c'est la position actuelle de Christ : ayant pleinement rendu le témoignage à la multitude en Israël, il en a séparé ses disciples et il est monté en haut pour prier. Ses disciples se trouvent seuls au milieu des orages, le Seigneur les rejoint et tout redevient calme <sup>10</sup>. C'est toujours ici, il me semble, les disciples envisagés comme Juifs, bien qu'en principe les chrétiens de tous les temps aient dû s'identifier avec eux et accepter cette position. Un résidu de ceux qui l'attendent (parmi les Juifs) voudra aussi sortir vers lui au milieu de cet orage des peuples, avant qu'il entre dans la nacelle agitée des héritiers des promesses, et le Seigneur y consent ; mais leurs pas chancellent à cause du trouble : le Seigneur les soutient, et le calme étant rétabli par sa présence, tous ceux qui sont dans la nacelle le reconnaissent comme Fils de Dieu. Ainsi en sera-t-il avec Israël. En Pierre nous avons le résidu qui va au-devant de lui, et en ceux qui ne quittent pas la nacelle le type de tous ceux qui restent dans le train ordinaire du Judaïsme jusqu'à ce que Christ soit là lui-même.

15.

Ayant donné cette esquisse de la position des Juifs, comme résultat de leur rejet, ainsi qu'auparavant il en avait donné une du royaume des cieux, le Seigneur prononce son jugement moral sur les formes et prétentions religieuses des plus religieux d'entre le peuple. Ce n'était que des dehors et de l'hypocrisie, une marche déjà condamnée par Ésaïe ; leur culte était vain, leurs doctrines n'étaient que des commandements d'homme, Dieu voulait des réalités.

---

<sup>10</sup> Dans le chapitre 8:23-27, où l'état de l'Église est plutôt signalé, Jésus entre dans la nacelle avec ses disciples. En apparence il ne fait pas attention au danger ; mais c'est leur incrédulité qui fait qu'ils ont peur, comme si Jésus, qui s'était identifié avec eux pouvait périr et avec lui tous les conseils de Dieu.

De là il passe à une thèse plus générale. Du cœur de l'homme, (et le Juif n'était qu'un homme, quant au cœur, devant Dieu), sortent les mauvaises pensées. Voilà l'homme, hélas ! soit Juif, soit Gentil ; mais quand il serait de la race maudite des Cananéens, et d'entre ces villes dont la repentance aurait été comme un miracle, celui qui, reconnaissant sa misère, se reposerait sur la surabondante miséricorde de Dieu par la foi, serait exaucé selon son souhait, car Dieu est là et il est amour. Ici ce n'est pas exactement l'Église. Les droits d'Israël, du moins de ses brebis perdues, sont reconnus ; mais cela ne peut pas faire obstacle à la grâce et à la nature de Dieu ; ce n'est pas l'égoïsme et l'ennui des disciples qui ne tient pas compte des privilèges du peuple de Dieu. Le Seigneur avoue sa mission spéciale, mais il ne peut pas nier ce que Dieu est, quand la foi pénètre jusque-là. Ayant ainsi montré (tout en reconnaissant Israël), que le pauvre Gentil serait délivré, il revient à Israël, guérissant et rassasiant de pain le peuple. Il paît les pauvres du troupeau.

16.

Ces aperçus du royaume et des voies de Dieu envers Israël ayant été donnés ; l'inutilité d'une religion de formes par des ordonnances, même privilégiées, avant été déclarée ; les principes du cœur de l'homme et l'impossibilité de fermer le cœur de Dieu ayant été montrés, l'Esprit de Dieu entre, dans ce chapitre, sur un autre terrain. La génération actuelle est abandonnée ; un signe ne lui sera pas donné, sinon le signe du prophète Jonas ; le temps n'était pas si difficile à discerner. Là-dessus le Seigneur, au milieu de l'incertitude des masses, sur la réponse de la foi de Simon Pierre, révèle ce qui doit remplacer cette génération : L'Église – jamais nommée précédemment. Ici ce n'est pas Christ qui sème, mais la foi d'un autre, foi donnée du Père, qui discerne en Jésus le Fils du Dieu vivant. Les Juifs n'avaient que le signe d'un Sauveur ressuscité ; la génération était donc rejetée et *rien* ne serait bâti sur la première mission de Jésus, (le Messie serait retranché et n'aurait, rien <sup>11</sup>) ; mais le Fils du Dieu *vivant*, voilà une puissance et une force que l'énergie du Prince de ce monde ne pouvait pas renverser, contre lesquelles il est évident que les portes du *Hadès* ne prévaudraient point ; car, dans sa résurrection, Christ les briserait au contraire. La résurrection du Fils de Dieu, selon la puissance de la vie qui était en lui, base et mesure de la vie et de la sûreté de l'Église, était à l'abri, et l'Église par elle, de toutes les attaques de celui qui avait l'empire de la mort. Le tombeau se renfermait en vain dans des ténèbres, du milieu desquelles la vie sortait plus puissante que jamais. Simon fait cette confession par la révélation du Père, et c'est là-dessus que l'Église est fondée. En effet, Pierre est le seul qui ajoute ce mot « vivant » à l'expression de « Fils de Dieu ». Nathanaël le reconnaît bien pour « Fils de Dieu et roi d'Israël ; » mais Pierre a le secret de la sûreté inébranlable de l'Église de Dieu. On trouvera dans ses épîtres que cette idée de « vivant », associée à la résurrection de Christ, en forme la base et la pensée dominante.

De plus, non seulement l'Église, plus puissante que la mort, comme son divin Fondateur, serait fondée sur la confession de Pierre ; mais l'administration du royaume ici-bas lui serait confiée. Ce n'est pas lui qui bâtit l'Église ; c'est Christ qui le fait sur le fondement que le Père lui-même avait posé dans la révélation de sa vie dans le Fils, mais les clefs du royaume sont confiées à Pierre. Cette administration devait commencer parmi les Juifs, et Pierre en était spécialement l'Apôtre.

Ici le Seigneur leur défend de l'annoncer comme le Christ, il ne s'agit plus de cela, et dès lors il leur parle de son rejet et de sa mort ; mais le cœur de Pierre lui-même, tout favorisé qu'il était, ne répondait nullement (car il était encore en la chair, n'ayant pas reçu l'Esprit) à cette révélation qui lui était faite. Il s'oppose à la croix, et le Seigneur le traite comme étant identifié avec Satan et faisant son œuvre. Telle est la chair ; quelles que soient les révélations dont jouisse celui qui n'en est pas encore affranchi. À cette occasion le Seigneur présente la croix comme la portion de tous ceux qui le suivraient, mais il les soutient dans la difficulté par la révélation de sa venue en gloire et il y en avait même quelques-uns là qui devaient voir avant leur mort le Fils de l'homme venant dans sa gloire.

L'Église est édiflée sur cette confession de Jésus, Fils *du Dieu vivant*, manifesté dans la résurrection ; cela suppose la mort et la croix du Christ ; mais on est soutenu en s'attachant au bien de son âme, alors même qu'on perdrait sa vie ; car le Fils *de l'homme* viendra dans la gloire de son Père. Ici nous pouvons remarquer que, v. 21, c'est Jérusalem, les Scribes, les souverains sacrificateurs qui seuls sont présentés comme coupables. Il ne s'agit pas encore des Gentils ; mais leur faute même place Jésus dans la position, non de Messie seulement, mais de Fils de Dieu en puissance, et de Fils de l'homme, venant dans la gloire de son Père avec ses Anges, afin de juger tous les hommes.

17.

La réponse immédiate à cette révélation que le Sauveur fait de sa gloire comme Fils de l'homme, est, dans les trois premiers évangiles, la transfiguration, rapportée par Pierre lui-même à la puissance et à la venue du Seigneur Jésus, 2 Pierre 1:16-18 : la gloire à venir du Fils de l'homme, telle qu'elle sera manifestée au résidu fidèle du peuple, est révélée aux yeux étonnés des pauvres disciples. Les ressuscités et les transmués sont dans la même gloire que le Sauveur, ils sont avec lui et s'entretiennent avec lui ; la loi et les Prophètes cèdent la place au Fils de Dieu glorifié, qui seul doit être écouté.

Dès ce moment Jésus ne parle plus que de supporter cette incrédule et perverse génération, mais il ne se lasse pas de leur faire du bien. Il montre à ses disciples la part que les hommes (non les Juifs seulement) auraient à sa mort. Le Fils de l'homme sera livre entre les mains des *hommes* ! Il s'agit pour les disciples de la puissance de la

<sup>11</sup> Vraie traduction de Dan. 9:26.

foi ; toutefois il fallait vivre près de Dieu en se soustrayant à tout ce qui tenait à la chair, pour vaincre et chasser la puissance de l'ennemi.

À la fin du chapitre le Seigneur se prévaut de ses droits de Fils en identifiant ses disciples avec lui dans ce même privilège ; mais encore, pour ne pas scandaliser, se soumet-il à sa position de Juif assujéti, que Pierre s'était hâté de lui attribuer. Dans ce beau passage, il montre sa Divinité sous le double rapport de connaissance des pensées et de puissance sur la création ; mais, au même instant, il s'identifie avec Pierre, qui avait fait de lui un Juif comme un autre, en disant « afin que nous ; » et s'il fait apporter par un poisson l'argent qui lui est nécessaire, c'est pour son pauvre disciple comme pour lui, « pour moi et pour toi. » Il les place avec lui dans la position d'enfants, et lui-même se place avec eux dans la leur, quoiqu'il fût le Dieu de toute connaissance, à qui chaque créature, l'homme excepté, s'empressait d'obéir. Il se met sur le même pied qu'eux, là où l'amour et l'humilité se trouvaient heureux dans la grâce envers les pauvres, le plus pauvre de tous Lui-même.

18.

C'est sur cette base de l'humiliation du Sauveur, principe qui se lie à la grâce et qui en est la parfaite manifestation, que tout ce qui suit ici est fondé. Jésus veut que ses disciples prennent cette place et que s'identifiant avec ce qu'il y a de plus petit, comme il l'avait fait lui-même, ils agissent aussi en grâce ; car il était venu (position infiniment plus glorieuse que celle du Messie, d'où les Juifs le repoussaient parce qu'il disait la vérité) pour chercher et sauver ce qui était perdu. Et c'était là le cas de tous les hommes, des enfants comme des autres, car le Seigneur applique ici à un petit enfant les principes de Luc 15 ; mais s'ils étaient perdus, ce n'était pas la volonté du Père qu'ils périssent. De même dans l'Église, (car c'est ce que le rejet du Messie allait fonder) les siens devraient agir en grâce envers un frère quand même.

Voilà la règle, il faut *gagner* son frère ; l'humiliation de nous-mêmes nous élève à cette hauteur, et nous permet d'agir en grâce envers tous. Mais cette grâce, poursuivie jusqu'au bout par les soins de la congrégation et rejetée par celui qui en était l'objet, le placerait (soit Juif, soit Gentil) dans la position d'un Péager et d'un Païen. D'un côté, la grâce devient le principe d'action ; de l'autre, l'Église, basée et agissant sur le principe de la grâce, devient l'enceinte par rapport à laquelle on parlera du dehors et du dedans, d'un Péager et d'un Païen, car tout ce que ses disciples lieraient sur la terre serait lié dans le Ciel. Voilà l'effet merveilleux du rejet du Messie et la position de ceux qui étaient identifiés avec lui dans ce rejet ; car maintenant partout où deux ou trois sont réunis en son nom, Jésus s'y trouve au milieu d'eux. C'est là qu'il a placé son nom pour bénir, Ex. 20:24. Deut. 12:5 :11, etc. Ainsi les effets de son rejet dans la puissance de cette œuvre accomplie devant le Père se déroulaient (quoique ce fut comme dans l'ombre) devant ses yeux.

En réponse à Pierre qui demande jusqu'à quel point cette marche en grâce doit être poussée, le Seigneur montre que comme c'était un principe essentiel à la nature qui agissait en grâce, il n'y avait point de limite ; ce serait une limite au privilège de l'homme et à la nature de Dieu. Dans le royaume des cieux la miséricorde triomphe sur la justice.

Le Seigneur ne donne pourtant pas seulement un principe, mais une similitude du royaume qui s'applique, il me semble, historiquement. Les Juifs étant coupables de dix mille talents par le crucifiement du Fils de Dieu, Dieu agit en grâce dans la prédication de l'évangile à la nation, en vertu de l'intercession de Jésus à laquelle répond la prédication de Pierre soit le témoignage du Saint Esprit (Act. 3) ; mais ils refusent cette grâce aux Gentils beaucoup moins coupables envers eux, qu'eux-mêmes ne le sont envers Dieu, et la colère vient sur eux jusqu'à la fin, Luc 23:34 ; Actes 3:17 ; 1 Thess. 2:16.

19.

Le Seigneur poursuit les principes sur lesquels les relations du peuple avec Dieu subsistent. Il n'affaiblit pas ceux qui existaient ; au contraire, il les affermit ; mais il va maintenant en avant et laisse le peuple sous les conséquences de la violation de l'alliance dans laquelle il se trouvait, et sans la jouissance des nouvelles bénédictions dans lesquelles il introduisait ceux qui l'accompagnaient dans son rejet.

En réponse aux Pharisiens qui le tentaient par des questions de leurs écoles, où la crainte de Dieu n'était pas – il fait dériver les choses de plus haut que de la loi. Il parle en Fils de l'homme. Il confirme, dans toute leur étendue, les liens que Dieu avait formés, l'ordonnance de Moïse ne faisait que supporter la dureté de leur cœur. La loi ne faisait que reconnaître des relations qui la précédaient ; ce qu'il y avait de plus que ces relations n'était que pour un temps <sup>12</sup>.

Le second principe qu'il énonce, c'est l'humilité, la docilité et la confiance d'un petit enfant : voilà le principe par lequel on entre dans le royaume.

---

<sup>12</sup> C'est sur ces principes que se dirigeaient les voies de Dieu lui-même envers Israël. Il n'aurait pas abandonné son peuple, Christ ne l'aurait laissé qu'à la suite de la culpabilité de ce peuple ; c'est Israël qui a rompu les liens. Du reste, sous un autre point de vue, le Seigneur ne fait que quitter ses liens de naissance comme homme pour son épouse. Ce n'est donc pas uniquement qu'Israël ait été coupable, mais Christ a été sourd à tout ici-bas quant à ces relations de cœur avec son peuple, pour l'amour du royaume des Cieux.

Troisième : Toute bonté dans l'homme est niée, Dieu seul est bon. (Voyez la position que Christ prend au commencement du Ps. 16. Il a dit à Dieu : Tu es mon Seigneur, ma bonté ne remonte pas jusqu'à toi ; aux Saints, en eux je trouve toutes mes délices). Puis le Seigneur, répétant et reprenant la parole du jeune homme, confirme la loi comme condition de vie et lui dit : Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. C'était là le principe de la loi, et c'est aussi ce que le jeune homme avait fait extérieurement.

Sur sa réponse a cet effet, le Seigneur va en avant. Donne donc ton cœur, (moi-même je suis la pierre de touche pour cela), et tu auras un trésor dans le ciel : d'autres espérances s'ouvrent par ma réjection. — Le jeune homme s'en alla tout triste. La seule réponse à cette difficulté, insurmontable pour l'homme pécheur, la seule clef qui ouvrait la porte du royaume de Dieu, c'était : « Quant à Dieu, tout est possible. »

Ce chapitre est remarquable sous ce rapport, c'est-à-dire par la manière dont Jésus confirme pour les Juifs ce qui était fondamental dans la loi : « Fais ces choses et tu auras la vie. » Il maintient l'éternelle justice de Dieu quant aux liens de la nature, il base tout ceci sur ce qui précédait même la loi et (puisque les relations sur lesquelles la loi se basait précédaient la loi) il en appelle à ce qui était de Dieu au commencement. Aussi dépasse-t-il la loi pour celui qui l'observait dans ses relations ordinaires, et se présente-t-il comme vraie pierre de touche pour le cœur, Lui, le rejeté qui n'était pas du monde. Voilà le christianisme pratique, soutenu par des espérances qui ne sont pas du monde non plus. Quel est le seul moyen d'y parvenir ? la réponse est : « tout est possible à Dieu. » Il reconnaît tout ce que Dieu avait mis dans le judaïsme ; mais il cesse d'être juif : l'homme ne pouvait pas vivre sur ce pied-là. Ces paroles de Jésus font surgir, dans l'esprit de Pierre, cette question : Qu'aurons-nous donc, nous qui avons tout quitté pour te suivre ? La réponse, basée sur la gloire déjà révélée sur le mont de la transfiguration, c'est que, quand le Fils de l'homme reviendra dans sa gloire, dans la régénération, les douze seront à leur place sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.

Cette réponse laisse tout de côté jusqu'au rétablissement d'Israël, et replace les disciples en rapport avec ce principe, en omettant ce qui, dans l'intervalle, était pour l'Église ; mais aussi elle est entièrement en dehors des relations légales du peuple avec Dieu. La loi accomplie, on aurait la vie. Ceux qui suivraient Christ, quand les Juifs, sous la loi, le rejetaient, jugeraient Israël au jour de la gloire du Fils de l'homme.

Ils avaient suivi le Seigneur dans son rejet par Israël ; ils participeraient à sa gloire quand il serait le chef glorieux de son peuple et du monde entier. Du reste, quiconque aurait agi fidèlement sous ce rapport et pris Christ pour sa portion, recevrait cent fois autant ici-bas et de plus la vie éternelle. Cependant on ne peut rien préjuger quant au degré relatif de gloire des individus, par leur position actuelle.

20.

Le royaume était établi par la souveraineté de la grâce, et si Dieu appelait des ouvriers à la onzième heure, Il pouvait les récompenser comme Il le voulait. Ainsi les derniers seraient les premiers, et les premiers les derniers. D'un côté donc, il y avait l'encouragement de la récompense des travaux et des sacrifices ; mais, de l'autre, si l'on perdait de vue le principe de grâce pour demander cette récompense comme de droit, et de telle sorte que d'autres ne l'auraient pas, alors voici la réponse : « Je fais ce que je veux de ce qui est à moi. » Encouragés par la perspective d'une récompense infinie, nous sommes entièrement sur le principe de la grâce.

Ayant ainsi exposé les motifs du travail dans le royaume des cieux, après avoir expliqué la transition, de l'obéissance à la loi, pour avoir la vie, au dévouement chrétien, le Seigneur place clairement devant les yeux de ses disciples le chemin ici-bas qui conduit à la gloire. Le Fils de l'homme serait rejeté, livré aux Gentils et crucifié ; mais ici encore le Seigneur montre sa soumission profonde et entière envers son Père : ses disciples boiront, il est vrai, de sa coupe (c'est sa réponse à ceux qui lui demandaient les premières places) ; mais quant à leur récompense, Il s'en remettait à son Père ; Il ne prétend pas la leur assigner. Une dépendance entière de son Père, voilà la position du Christ : Il n'avait pas même, pour ainsi dire, le patronage de son Royaume.

Ce désir des deux disciples n'était en soi qu'une manifestation de l'esprit de la chair : Les Gentils agissaient ainsi. Jésus parle des Gentils, car il reconnaît le résidu d'Israël dans ses disciples, résidu qui, en apparence, perdait sa place en le suivant. C'est dans la gloire que leur relation avec Israël serait manifestée ; mais que celui qui veut être grand parmi eux soit serviteur. C'est ce que le Fils de l'homme avait fait ; il était venu pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs.

Depuis la transfiguration, le Seigneur agit d'après des principes qui vont au-delà de la loi, tout en en reconnaissant la force selon ce que Dieu en avait dit, qui mettent en avant un Messie rejeté et font voir où il faut en venir, c'est-à-dire à l'accompagner hors du camp. C'était le Fils de l'homme serviteur et donnant sa vie en rançon, et non le Messie couronné de la gloire d'Israël : ce sont des chapitres de transition<sup>13</sup> ; ce n'est pas là l'Église. Quant à elle, nous l'avons vue fondée sur la confession du Fils de Dieu. Ce sont les relations du Fils de l'homme, rejeté des Juifs et prenant une autre place, mais assurant à ceux qui le suivaient, leur vraie position en gloire dans le

<sup>13</sup> La transition de la position de Messie à celle de Fils de l'homme est très frappante dans cet évangile, et ce dernier titre a toujours en vue la gloire future de Christ, quoiqu'il fût le Fils de l'homme en humiliation déjà. Le ressort de sa domination, et toute la pensée qui s'y rattache sont d'une beaucoup plus grande étendue que ce qui se rattachait au titre de Messie. Nous avons vu l'Église fondée sur la confession du Fils de Dieu, parce que là se trouve la vie de laquelle elle vit et le principe de ses relations avec le Père ; mais, comme Fils de l'homme, Christ est l'héritier de l'homme et cela selon les conseils de Dieu quant à l'homme, et non pas seulement selon l'étendue de la domination d'Adam. C'est une autre idée et une autre position qu'héritier de David, quelle qu'ait été sa gloire dans ce caractère : voyez Ps. 8.

siècle à venir, quand les Juifs seraient rétablis ; mais s'en rapportant au Père, étant soumis et n'ayant qu'à souffrir lui-même. C'était le Père qui les glorifierait ; alors ceux qui le suivraient maintenant agiraient de nouveau sur les Juifs, et cela du sein de la gloire.

À la fin du chapitre, le Saint Esprit reprend le fil de l'histoire : le Christ se présente pour la dernière fois au peuple comme tel ; et reconnu comme Messie, fils de David, il agit en puissance en faveur de ceux qui le reconnaissent, savoir de deux aveugles ; et au chapitre

21.

Un témoignage public lui est rendu comme au fils de David ; puis vient le jugement de tout le peuple en sa présence.

Dans l'évangile selon Saint Jean, le témoignage est rendu à la gloire de Jésus comme Fils de Dieu par la résurrection de Lazare ; à sa gloire comme Fils de David par son entrée à Jérusalem, qui est aussi racontée ici, et à sa gloire comme Fils de l'homme par l'arrivée des Grecs qui demandent à le voir ; ce qui lui donne lieu d'annoncer sa mort. Mais ici, dans cet évangile qui s'occupe du Messie et de ses relations avec les Juifs, relations interrompues par leurs péchés et reprises plus tard en gloire, il n'est question que de sa gloire de Messie à laquelle Dieu rend un témoignage selon la parole du Prophète. Prophète. Prophète. Prophète.

Et d'abord c'est le Seigneur qui s'annonce, tout est à sa disposition. Il envoie chercher l'ânesse et commande aux disciples de répondre à ceux qui demanderaient pourquoi ils agissaient ainsi : « le Seigneur en a besoin. » Monté sur cette ânesse, il entre en Roi à Jérusalem, selon la prédiction de Zacharie. Les troupes le saluent selon le Ps. 118 et annoncent à la cité émue que c'est Jésus, le prophète de Nazareth, qu'elles accueillent ainsi comme Roi.

Jésus étant entré dans le temple, exécute le jugement, purifie la maison de Dieu en dénonçant l'iniquité qui l'avait souillée, et guérit ceux qui ne pouvaient ni voir ni marcher ; il rappelle comment les Psaumes indiquaient que l'Éternel revendiquerait ses droits par la bouche des petits enfants, et quitte la cité pour se rendre à Béthanie. Il entre en Seigneur, Roi et Juge, mais il n'est plus de Jérusalem. Par la malédiction du figuier, il montre la condamnation d'Israël plein d'apparence mais sans fruit, et déclare aux disciples, étonnés de ce qui était arrivé à l'arbre, que, s'ils avaient de la foi, ils feraient disparaître la montagne qui était devant eux : toute la stabilité de la nation qui serait jetée parmi les nations.

Le lendemain, comme on lui demandait par quelle autorité il faisait toutes ces choses, il retourne la pointe de la question sur la conscience de ceux qui la lui adressaient, conscience trop peu droite pour répondre, et qui, se cachant sous une prétendue ignorance, lui laissait par là même la liberté de refuser de leur répondre. Aussi était-il évident qu'ils ne voulaient pas avouer ce qu'ils savaient bien ; lui répondre aurait été impossible et n'eût été qu'une sanction donnée à l'iniquité. Du reste le Seigneur sonde leur conscience au lieu de reconnaître leur autorité ; c'est ce qui convenait alors. Il est le Messie malgré eux et il juge, et là-dessus il leur présente, en commençant par eux-mêmes, le vrai tableau de leur conduite pire que celle des péagers et des femmes de mauvaise vie. Puis il décrit toute la conduite de la nation envers les messagers que Dieu leur avait envoyés jusqu'à son propre Fils, et il leur fait prononcer leur propre sentence, qu'il appuie par une citation du Ps. 118:22 ; enfin il leur annonce, en faisant allusion à ce Psaume, la conséquence de broncher sur cette pierre et le sort plus terrible encore de ceux sur lesquels elle tomberait en jugement <sup>14</sup>.

22.

Jusqu'ici le Seigneur les avait pris sur leur propre terrain, comme Juifs, citant leurs propres Écritures et jugeant leur état en les considérant comme la vigne du Seigneur ; c'était le Fils du Roi lui-même qui cherchait du fruit dans la vigne qu'il avait confiée aux vigneron. Mais il y avait un autre point de vue, l'activité de l'amour de Dieu et ses conseils au sujet de son Fils ; et le Royaume des cieux est présenté comme les noces du Fils du Roi, auxquelles ils avaient été invités et ne voulurent pas venir. Là-dessus leur rejet et l'appel des Gentils, mais à la suite de cet appel le jugement de ceux qui n'étaient pas réellement revêtus de Christ. La nation en général avait donc été jugée selon sa position actuelle et en vue de la grâce qu'elle avait repoussée, grâce qui l'invitait aux noces du Fils du Roi, où elle allait être remplacée par de pauvres misérables ramassés de tous les côtés, mais accueillis de Dieu. Les diverses classes d'Israël se présentent maintenant dans leur aveuglement pour le jugement. Les partisans de la loi et des droits des Juifs s'associent à l'impiété qui les vendait aux Gentils et demandent s'ils doivent reconnaître cette domination des Gentils sur le peuple de Dieu. Le Seigneur les laisse là où leur iniquité les avait placés, demandant que l'on rendît à Dieu son vrai service. Après cela viennent les Sadducéens qui sont jugés par le témoignage simple mais puissant de la Parole. Le Seigneur Jésus donne les grands principes fondamentaux de toute la loi et des prophètes, principes qui, du reste, ne se réaliseraient que dans l'évangile et dans l'homme renouvelé ; puis il présente l'énigme de sa propre position selon le Ps. 110 ; les Juifs étaient entièrement incapables de la résoudre. Dès ce moment on n'ose plus l'interroger sur rien.

23.

<sup>14</sup> Ce beau passage, depuis 21:28, jusqu'à 22:14, dépeint avec une exactitude étonnante toutes les voies du Seigneur à l'égard des Juifs et les voies de ceux-ci. La seconde invitation des Juifs, après la mort de Jésus même, y est présentée. Quand Dieu a pu dire dans toute sa force : « tout est prêt », c'est alors qu'ils ont tué les messagers, comme le Seigneur le leur prédit plus bas, ch. 23.

Le Seigneur, tout en reconnaissant l'autorité judiciaire <sup>15</sup> de ce qui existait parmi les Juifs, autorité basée sur la loi, prononce un jugement motivé sur tous ceux qui administraient cette autorité-là, insistant sur ce que la forme même n'en subsisterait plus au milieu des siens et que le plus grand d'entre eux serait serviteur, car celui qui s'exaltait serait abaissé <sup>16</sup>. Ce qui manquait encore pour combler l'iniquité des Scribes et des Pharisiens, c'était de tremper leurs mains dans le sang des témoins de Dieu ; ils se vantaient d'en être purs. Ils allaient être mis à l'épreuve et tout le sang versé serait redemandé à cette génération-là. Enfin le Seigneur, ému d'affection pour la cité bien-aimée de Dieu, déclare que sa maison serait délaissée et que ceux auxquels il parlait ne le verraient plus jusqu'à ce qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » selon le même Ps. 118, cité déjà deux fois. Témoignage de leur rétablissement en paix lors de la venue de Christ, et de la préparation de leur cœur avant son arrivée.

24.

La nation était jugée, et son rétablissement prédit, lorsque son cœur serait préparé pour recevoir celui que Dieu avait envoyé, mais les disciples n'étaient pas encore instruits des circonstances qui devaient avoir lieu dans l'intervalle, ni leur cœur séparé de la gloire de l'ancien ordre de choses. Ce chapitre nous conduit aux communications de Christ sur ce sujet et fournit les avertissements nécessaires au résidu fidèle.

La première chose que Jésus leur annonce, c'est le jugement de Dieu sur ce qui existait actuellement devant leurs yeux, et dont les disciples avaient une si haute idée : il n'y resterait pas pierre sur pierre.

Le Seigneur s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples viennent vers lui. Ce que le Seigneur leur avait dit leur avait suggéré celle question ou plutôt ces questions : « quand est-ce que ces choses arriveront, savoir la destruction du temple ? quel sera le signe de ton avènement, et de la fin du siècle ? »

Il faut se souvenir que le siècle n'était pas pour les disciples le christianisme, mais au contraire l'état du judaïsme jusqu'à l'avènement du Messie ; de sorte que ces choses se liaient dans leur esprit. Le Seigneur avait parlé de la destruction du temple, ce qui se rattache plus ou moins à la même pensée ; toutefois c'est plutôt la révélation que le Seigneur avait faite là-dessus qui donne lieu aux questions qui avaient déjà préoccupé leur cœur.

Dans sa réponse il ne touche pas la première de ces questions, savoir l'époque de la destruction du temple. De fait, cela ne les regardait pas ; aussi était-il nul ce temple maintenant pour eux aux yeux du Seigneur. Il considère leur position sous deux points de vue, savoir le point de vue *général* selon lequel ils se trouvaient dans la position de témoignage, et le point de vue *spécial*, quand l'abomination de la désolation serait à Jérusalem. Le premier va jusqu'à la fin du verset 13 ; le second du verset 15 au 28.

La première chose que le Seigneur signale, c'est que la désolation dans laquelle son départ laisserait Jérusalem, donnerait lieu à bien des faux Christs qui viendraient en son nom. Les disciples ne devraient pas se laisser tromper par eux. Il y aurait aussi <sup>17</sup>, des guerres et des bruits de guerres, mais ils ne devraient pas s'en inquiéter ; il fallait que ces choses arrivassent, mais ce ne serait pas encore la fin. Car nation s'élèverait contre nation et royaume contre royaume, et il y aurait des famines et des pestes et des tremblements de terre en divers lieux, et toutes ces choses ne seraient que le commencement des maux du travail. Voilà le dehors, les événements providentiels dont ils auraient connaissance.

Ce serait là l'état du monde, et ce qui y arriverait dans ce temps d'attente du Seigneur et de la fin du siècle : quand les temps s'approcheraient, et que ceux qui auraient de l'intelligence devraient attendre sa venue sur la terre et pour la terre, attente qui s'identifiait avec les intérêts des Juifs, d'une manière, il est vrai, plus ou moins claire, toutefois selon Dieu. Il parle de ses disciples comme du résidu juif ; mais, quoiqu'ils fussent entourés des circonstances juives, la haine contre eux, tout en ayant sa source parmi les Juifs, s'étendrait cependant plus loin : ils seraient haïs de tous les Gentils pour le nom de Christ. Il y aurait aussi des trahisons, plusieurs seraient scandalisés – des faux prophètes parmi ceux qui prétendaient avoir les mêmes espérances, et l'excès de l'iniquité en refroidirait plusieurs. Mais celui qui persévérerait jusqu'à la fin, serait sauvé. Tout ceci suppose les disciples dans des relations juives, non que le témoignage de Dieu se bornât à cela ; mais quelle que fût d'ailleurs l'étendue de ce témoignage, le Seigneur parle ici de ceux qui étaient en relation avec les espérances, les pensées et les circonstances des Juifs. Le témoignage de l'évangile du royaume serait rendu effectivement dans toute l'étendue du monde habitable (oikouμένη) à toutes les nations, à tous les Gentils. Il ne s'agit pas ici du témoignage du salut et de l'union de l'Église en un seul corps avec Christ, mais de l'évangile du royaume : « Cet évangile du royaume », (l'évangile que Jésus prêchait aux Juifs, non pas sa mort, laquelle n'était pas un évangile aux Juifs, car elle était un effet de leur incrédulité par rapport à l'évangile qu'il prêchait, mais le témoignage que le royaume s'était approché) serait annoncé aux Gentils.

Si le fond de tout cela demeure pour le chrétien, il y a une spécialité qui est propre au témoignage de Jean Baptiste, de Christ sur la terre et des disciples aux derniers jours.

<sup>15</sup> Dans le texte original « judiciaire », mot déjà vieilli au début du XIX<sup>e</sup> siècle. (Note de l'Ed.)

<sup>16</sup> Mais ce passage est remarquable pour faire voir combien peu le Seigneur sortait les siens de la position de résidu juif dans cet évangile. Entre eux cette direction n'avait aucune place ; il n'y avait ni Scribes, ni Pharisiens, ni chaire de Moïse ; mais il veut les considérer dans cet évangile aussi comme résidu juif, ayant comme tel des rapports avec la nation.

<sup>17</sup> C'est ici que commence, il me semble, la portée plus proprement historique.

Ce verset 14 se prend tout seul comme un fait qui doit arriver avant que la fin de ce siècle soit là sur la terre. Ici donc le Seigneur, quoiqu'il ait donné des avertissements utiles pour les disciples, comme chrétiens, dans ces jours-là, prend le même point de départ qu'eux dans leurs questions et revient au point où tendaient leurs pensées, sans rien corriger à cette tendance. Il s'intéresse aux mêmes choses ; Il ne reconnaît plus, il est vrai, la nation et le temple comme ils existaient alors ; mais Il ne cherche pas à faire monter leurs espérances dans le ciel. Il suppose que leurs rapports subsistent toujours avec la terre, avec Israël, mais selon Dieu, comme résidu et comme ayant le témoignage de Dieu au milieu de tout cela. C'est ce qui arriva en partie de leur vivant ; alors cela fut comme éclipsé par l'Église, mais cela s'accomplira pleinement dans les derniers temps, au commencement du travail d'enfantement qui amènera la fin du siècle. C'est pourquoi, au verset 15, le Seigneur précise la chose nettement par une date, ou du moins par un événement local et qui a une relation connue avec la fin, et c'est ici la seconde partie de son discours où tout est précisé. L'abomination de désolation, dont *Daniel* a parlé, sera placée dans le lieu saint ; et ici il faut s'en rapporter entièrement à Daniel (« que celui qui [le] lit le comprenne ») c'est-à-dire que cela a rapport à ce qui arrivera à Jérusalem et dans ces contrées-là, dans cette localité définitivement, et à rien autre, et cela aux derniers jours. Quand cela arrivera, les disciples, instruits par la prophétie, devront s'enfuir. Ici l'espérance est entièrement juive. Il est évident que ce n'est pas à moi à sauver ma vie en fuyant de Jérusalem, que le but du chrétien n'est pas non plus que la chair soit sauvée, c'est-à-dire que sa vie d'ici-bas soit épargnée. En un mot ce sont des Juifs, ayant la foi, mais dans des circonstances, des pensées et une intelligence juives. Ils devaient prier Dieu que leur fuite n'arrivât pas un jour de sabbat, etc.

En attendant, cher lecteur, voyez quelle tendresse de Dieu au milieu de ces scènes d'épouvante, qui, si la main de Dieu ne s'étendait pas en grâce, n'épargneraient aucune chair. Voilà la majesté des cieux qui daigne penser au temps qu'il ferait pour la fuite de ses pauvres créatures et au sabbat qui pourrait l'entraver. Mais ici il y a une remarque très importante à faire, c'est que le Seigneur dit *vo*tre fuite, et lorsque *vous* verrez, c'est-à-dire que, quoique les circonstances puissent changer, il envisage toujours ses disciples sous leur caractère judaïque.

Depuis le verset 15, il est évident que le Seigneur s'adresse à eux comme aux mêmes que ceux dont il est question dans les versets précédents : « Que personne (v.4) ne *vous* trompe ; » « lorsque *vous* verrez » (v.15). C'est-à-dire qu'il envisage ses disciples comme des disciples juifs, en rapport avec la nation, ainsi qu'il l'avait fait envers la nation même, dans le chapitre précédent, v. 37, où il l'identifie avec la nation aux derniers jours : *Vous* ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que *vous* disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Toutefois il y a, dans les circonstances, une différence assez importante. Il suppose la mort de plusieurs pendant la première période sans date. Quand l'abomination est là, il s'agit de sauver sa vie. Dans ces commencements de douleurs qui n'ont point de date précise, mais qui supposent des disciples juifs en Palestine, trahis par les leurs et haïs des Gentils, l'espérance de plusieurs doit se fonder plus encore sur la résurrection que sur la délivrance opérée par l'arrivée du Messie. Je crois qu'on trouve dans les Psaumes quelque chose qui répond à ceci. Les Psaumes (qui présentent à mon esprit les relations avec les Juifs, de Christ considéré soit comme l'homme juste, soit comme le roi sur Sion) parlent, ou de lui-même prophétiquement, ou du résidu fidèle, animé par son Esprit avec plus ou moins d'intelligence, et de ses circonstances aux derniers jours.

Or le livre des Psaumes se divise en cinq parties, qui traitent chacune d'un sujet différent. Dans la première, l'espérance de la résurrection se retrouve très souvent ; dans les autres presque plus : dans toutes l'on voit l'attente de la délivrance ; mais dans la première, cette attente est outrepassée, ce qui n'a guère lieu dans les autres. Or, dès le commencement de la seconde partie, l'Esprit de Christ, dans le résidu, parle comme ayant été forcé de quitter Jérusalem, dont le souvenir lui est précieux. Il en appelle à Dieu contre les Gentils (Ps. 42), et contre les Juifs impies (Ps. 43).

Il est très évident que les disciples auxquels Jésus s'adressait, tout en ayant, au moment où il leur parlait, des espérances judaïques, jouirent plus tard, au milieu de leurs souffrances, de l'espérance de la résurrection et de plus encore ; mais il leur parle ici selon leur position actuelle auprès de Lui ; et, comme Prophète, il leur déclare ce qui regardait le *résidu fidèle* du peuple *appelé à rendre témoignage*, comme, dans le chapitre précédent, il avait montré le sort de la *nation*. Les disciples étaient « les plus intelligents » de Daniel, 11 et 12, qui sont appelés ici à comprendre ce dont l'intelligence leur est promise dans ces chapitres-là.

Les avertissements pour le temps de témoignage sont donc donnés jusqu'à la fin du v. 13, et, ayant annoncé la prédication de l'évangile du royaume dans toutes les nations, du moins dans toutes celles de la terre prophétique (*οἰκουμένη*), depuis le v. 15 nous avons les instructions de Jésus pour le temps des derniers 1260 jours. Ce sera alors que les faux Christs séduiront même les élus s'il était possible ; mais la venue du Fils de l'homme sera comme un éclair ; car là où sera la charogne, là comme un vol d'aigle, fondra le jugement de Dieu.

Ici se termine la seconde partie, qui traite de la grande tribulation à Jérusalem et des dangers, pour les élus eux-mêmes, qui l'accompagnent, dangers auxquels met fin l'avènement du Fils de l'homme. Les circonstances de ce temps-là fourniront, quand il sera venu, une date et des signes. De plus et comme résultat général, aussitôt après la tribulation de ces jours-là, toutes les puissances des cieux seront ébranlées ; et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les cieux. Bien des avertissements avaient été donnés aux disciples, mais aucun signe au peuple sur la terre ; cela lui avait même été refusé ; le signe du Fils de l'homme serait maintenant dans le ciel lors de sa venue. La génération, ayant déjà été rejetée, lui donner un signe, eût été hors de place ; c'était trop tard ; elle allait être jugée : et les tribus de la terre (d'Israël) se lamenteront (selon Zach. 12) et verront le Seigneur venir sur les nuées du ciel. Tout œil le verra, mais ici je crois que Jésus se borne à Israël, je ne dis pas à Jérusalem :

ce sont toutes les tribus de la terre d'Israël qui sont rappelées ici. Mais ce ne sera pas le tout : Il fera rassembler les élus <sup>18</sup> de ce peuple des quatre vents, de tous les pays où ils se trouveront dispersés dans ces jours-là.

Deux choses, quant à l'époque, sont signalées par le Seigneur :

Premièrement, les circonstances dont il vient de parler. Quand toutes ces choses arriveront, sa venue et la fin du siècle seront à la porte.

Secondement, la *génération actuelle* des Juifs ne passerait pas que toutes ces choses ne fussent accomplies.

Voilà des circonstances pour les intelligents. À l'égard des dates, si l'on demandait à fixer le jour et l'heure, le Père seul les savait <sup>19</sup>.

Quant à la *génération*, je ne doute nullement que le Seigneur ne se serve de cette expression moralement, ce qui se fait constamment dans la Parole : « La génération des méchants ne verra pas la lumière. » « Une semence le servira ; elle sera comptée comme une génération pour le Seigneur », Ps. 22, Ps. 49:19 :30:31 (Héb.). Voyez surtout Deut. 32, qui traite précisément ce sujet aux versets 5 et 20 ; le mot traduit par *race* dans ce dernier verset, est le même que celui traduit par *génération*, au verset 5, et par *d'âge en âge*, Ps. 22:30.

Si le jour n'est connu que du Père seul, cela tient, je pense, à ce qui est dit au Ps. 110 : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Le Seigneur qui attend tout ici comme serviteur de son Père, comme homme, n'a reçu que ce mot de sa bouche « jusqu'à ce que. » Rien ne manquerait, point d'incertitude dans les événements, pas une parole sortie de sa bouche ne tombera à terre. Quant au moment, ce serait comme aux jours de Noé, c'est-à-dire un jugement subit et inattendu sur la terre ; les hommes y seraient pris quand ils s'y attendraient le moins. Toutefois le Seigneur saura les distinguer et laisser ceux qu'il en jugerait dignes, quand même deux hommes seraient au même champ, ou deux femmes au même moulin.

C'était donc aux disciples, instruits d'avance, de veiller, car ils ne savaient à quelle heure leur Seigneur viendrait.

Mais on peut se demander comment il se fait que le Seigneur identifie ses apôtres avec les Juifs rebelles qui seront pris par le jugement, et puisque l'Église doit monter vers Lui dans l'air, comment il peut arriver que deux se trouveront dans le même champ au jour du Fils de l'homme ? Il est vrai que cela n'arrivera pas pour l'Église, comme il est bien certain que cela n'est pas arrivé pour les apôtres auxquels ces paroles furent adressées ; mais dans ce discours le Seigneur ne parle à personne individuellement, mais à des classes, à de certaines catégories de gens. Nous en avons une preuve évidente au verset 39 du chapitre 23, relativement aux Juifs, et au verset 15 du ch. 24 relativement aux disciples : « Quand vous verrez l'abomination de désolation, etc » Il est certain que les disciples ne l'ont jamais vue ; il est même certain, par le livre de Daniel, que cela se rapporte aux derniers jours : la comparaison du v. 21 avec le commencement du ch. 12 de Daniel, puis la date attachée à cet événement à la fin de ce dernier chapitre, le démontrent avec la dernière évidence. Ainsi donc, au ch. 23 comme ici, le Seigneur parle de certaines classes de personnes, et ici du résidu fidèle des Juifs. Il est vrai que ceux qui composaient ce résidu fidèle dans ce moment ont joui de privilèges bien supérieurs à la position dont il est ici question, mais le Seigneur n'en parle pas maintenant. Il s'occupe du résidu et il pouvait parler à ses apôtres sous ce point de vue, parce qu'ils étaient dans ce moment-là ce résidu, placé en présence du rejet du Messie par la nation, quels qu'aient été du reste les privilèges supérieurs dont ils ont pu jouir individuellement par la suite.

Tout ceci suppose un évangile du royaume spécialement prêché aux derniers temps, tout comme aussi cela suppose qu'il y aura des personnes qui seront persécutées pour l'amour du nom de Christ, mais qui seront, en même temps, plus ou moins identifiées avec les espérances juives, qui seront même du résidu juif ; et je crois que la Parole nous le dit. Je vois, à la fin d'Ésaïe et de Daniel, des élus distingués de la masse, même de la masse de ceux qui seront épargnés ; mais ils sont Juifs, ils s'occupent des intérêts juifs et ils jouiront de la délivrance de ce peuple et des bénédictions qui en seront la suite sur la terre. Voir Dan. 10:11 :13 ; És. 65:66. Il paraît que quelques-uns seront mis à mort, soit pendant la période appelée le commencement de douleurs, soit pendant la dernière tribulation. Il est évident que ces deux catégories auront part à la première résurrection ; c'est aussi ce que l'Apocalypse, au chapitre 20, montre clairement. Aussi, comme principe, cela doit-il être assez clair. Nous avons dit que la même chose se retrouve dans les Psaumes, seulement beaucoup plus (au moins comme espérance), avant la grande tribulation de la dernière demi-semaine. Mais cela ne change pas le sort de la plupart de ces fidèles. Il me semble (mais ici je ne vais pas plus loin que cela) que ceux qui ont été à cette époque des témoins fidèles, mais sans être mis à mort, seront particulièrement identifiés avec le Seigneur Jésus comme Roi des Juifs sur la terre. Ils auront été, selon ce qui leur aura été donné, ce qu'il a été Lui-même sur la terre, c'est-à-dire témoin au milieu d'un peuple qui le rejetait ; et c'est ce dont les Psaumes portent l'empreinte. Seulement il

<sup>18</sup> Voir És. 65:22, passage cependant qui semble se borner aux élus déjà dans le pays, ici ils sont cherchés de loin. Je ne le cite que pour faire saisir la force du mot *élus* ici.

<sup>19</sup> Pour ma part, je crois que tous les calculs que l'on a faits manquent de fondement ; il peut y avoir beaucoup de choses très intéressantes dans les ouvrages où ils se rencontrent et c'est ce que j'ai souvent trouvé ; mais les calculs mêmes n'ont aucune base. Je crois qu'il y a eu des choses analogues, où les principes du mal, qui éclatera aux derniers jours, ont été plus ou moins développés ; mais quant à des calculs exacts, ils reposent sur un principe faux, parce que ces dates, dans leur application exacte, s'appliquent aux Juifs des derniers jours.

faut ajouter, comme fait, le témoignage du royaume aux Gentils, car, s'il y a place pour la miséricorde, le Seigneur ne saurait frapper, sans qu'auparavant un témoignage ait été rendu. Jusqu'à présent cette prédication n'a pas été attribuée au résidu ; elle n'a été donnée que comme un signe, comme ce qui doit arriver avant que la fin du siècle vienne et que le Fils de l'homme redescende sur la terre ; mais il n'est pas dit que ce soit l'œuvre du résidu juif ; c'est un signe qui leur est donné.

En définitive, nous avons le commencement des douleurs et les conseils et avertissements propres à cette époque ; le temps de la grande tribulation, lorsque l'abomination de désolation serait placée dans le lieu saint, et les dangers spéciaux de ce moment terrible ; le bouleversement de toutes les puissances des cieux, l'apparition du Fils de l'homme, et le rassemblement des Juifs dispersés dans tout le monde. Ou, si l'on veut prendre la chose de plus loin : les Juifs mis de côté, et les principes sur lesquels les relations de Dieu, soit avec eux, soit avec les Gentils, seraient renouvelées, ch. 14:15 ; puis 16, l'Église ; 17, la gloire de l'avènement du Fils de l'homme. La position de grâce et d'humilité que prenait Christ et que les siens devaient prendre, en attendant, fin de 17 et 18 ; et en général tous les principes du royaume établi par la foi, et les voies de Dieu à cet égard jusqu'au v. 28 du ch. 20. C'est dans cette partie (et c'est pourquoi j'ai fait ce résumé) que nous avons la portion individuelle des Apôtres, savoir à la fin du ch. 19 ; puis le jugement de la nation ou, si l'on veut, de cette génération-là, 21 à 23. L'exposition de tout ce qui regardait le résidu, 24.

Mais ceci conduit notre divin Maître à considérer ce résidu sous un autre point de vue, que les disciples ne comprenaient guère alors, savoir ses relations, non plus avec Israël et les espérances de ce peuple, mais avec Lui-même ; en d'autres termes, à considérer ce résidu comme chargé de son service, comme le cortège de sa joie, sorti pour attendre son retour, ou finalement comme chargé de ses intérêts ici-bas dans son absence. C'est ce qui suit depuis 24:45, jusqu'à 25:30. Dans le premier cas, le Seigneur ne fait que présenter la position et l'effet de la fidélité durant son absence et la manière dont l'infidélité s'identifierait avec un état du cœur qui éloigne la pensée de son retour. Si, pendant l'absence du Maître, un vrai service est rendu par le sage et fidèle serviteur (il ne s'agit pas ici de bon) qui garde sa place pour accomplir, dans les soins donnés aux gens de la maison <sup>20</sup>, ce qui lui a été confié dans la maison, bienheureux ce serviteur-là ; lors du retour du Maître il sera établi sur tous ses biens. – C'est ici un grand principe du service auquel les Apôtres étaient appelés – vrai pour leur service dans le christianisme, et applicable aussi pour chacun de nous à sa place. Mais la position et le principe seulement sont posés ici. S'il y avait de l'infidélité, si le serviteur renvoyait la pensée du retour du Maître et allait son train avec ceux qui s'enivraient dans le monde, il serait compté parmi les hypocrites et pris au moment où il s'y attendrait le moins. – Mais le Seigneur poursuit plus loin ce principe général et nous ramène au royaume des Cieux. Dans ce temps-là, voici à quoi il ressemblerait. Ce n'est pas ici l'Église proprement dite, car le Seigneur ne pouvait pas présenter l'Église en tant qu'Église de cette manière ; c'est-à-dire qu'il n'aurait pu, en présentant l'Église comme telle, la comparer à des vierges qui étaient dans l'attente comme cortège des noces du Seigneur avec une épouse tout autre que l'Église, et celle-ci ne jouant d'autre rôle que celui des compagnes de noces. Mais l'état du royaume à ce moment peut très bien être comparé à de telles circonstances : en effet, quand le Seigneur viendra comme Fils de l'homme sur la terre exécuter le jugement contre le méchant serviteur et contre Israël, et recevoir Jérusalem et le peuple Juif comme siens, alors le royaume des cieux pourra être considéré sous ce point de vue ; il y aura des personnes qui sortiront à sa rencontre, c'était là ce qui représentait le royaume. Il ne s'agissait pas de semer, ni d'acheter des champs, ni de séparer de bons poissons ; il n'était pas question non plus de l'activité du royaume, mais de la conduite de ceux qui, ayant été appelés, étaient sortis à la rencontre de l'Époux. Il ne s'agit pas d'Épouse ici ; mais de la condition de ceux qui attendent le retour de l'Époux <sup>21</sup>. Et voici ce qui en était : L'attente de l'Époux s'était perdue ; les vierges avaient premièrement agi d'après ce principe ; elles ne pouvaient pas abandonner cette position, quoiqu'elles aient pu être infidèles à celle qu'elles avaient prise.

La troisième parabole, c'est l'activité de service avec ses bien.

Ici l'on se demande : le Seigneur parle-t-il de l'Église ? Veut-on dire par là : Est-ce que ces exhortations et ces paraboles s'appliquent à vous qui en êtes membres ? Je réponds : certes oui. Mais l'explication de la Parole ne s'arrête pas là. *Église* est un mot qui est de toute importance. Si nous en recherchons l'emploi dans les épîtres, nous verrons qu'il ne se trouve pas dans celles de Pierre, et seulement accidentellement dans celle de Jacques, et une fois dans la troisième de Jean en parlant de la conduite d'un individu ici-bas. Dans l'Apocalypse, il est question d'églises particulières, mais jamais de l'Église, sauf dans l'expression de « l'Épouse dit : Viens. » En un mot, dans les épîtres, Paul seul traite ce sujet et emploie ce mot en l'appliquant à l'unité des membres de Christ, à une seule église soit à un seul corps. Ici nous avons : *Le royaume des cieux* est semblable, etc. L'Église présente toujours l'idée d'un corps, sur la terre pendant le temps de son épreuve, mais uni à Christ en haut ; tout entier à Lui seul, séparé pour être à Lui comme une épouse à son mari. Le royaume des cieux suppose les hommes sur la terre, le gouvernement de Dieu exercé sur un certain état de choses, le règne des cieux qui continue le train de gouvernement des choses ici-bas, quoique dans de nouvelles circonstances, non de la même manière qu'en Israël ; gouvernement limité dans son application, qui revêt une forme particulière, jusqu'à ce que Christ

<sup>20</sup> On peut remarquer ici que le service se rapporte à la maison ou aux gens de la maison du maître et aux soins qui devraient leur être donnés. Si c'est à ceux qui formaient l'Église, c'est au moins à eux et à leur service sous son caractère judaïque, soit comme à un corps, ou dans un intérieur, approprié au Seigneur, comme ce peuple l'était dans ce monde. Dans la parabole des vierges, c'est l'attente de la grâce, l'état de ceux qui sont sortis à sa rencontre.

<sup>21</sup> Je crois que si l'on veut absolument introduire l'Épouse ici (et c'est ce que le Seigneur ne fait pas), il s'agit de Jérusalem sur la terre.

vienne, parce qu'il ne juge pas encore ; et c'est ce qui donne lieu, Lui ayant été rejeté, aux spécialités contenues dans ces paraboles. Toutefois tous ceux qui reconnaissent l'autorité de Christ sont ici sous leur responsabilité. Peut-être dans certains cas ce sont les mêmes personnes que celles qui composent l'Église, mais elles sont envisagées sous un autre point de vue. Ici donc le royaume ressemblerait à des vierges sorties à la rencontre d'un Époux qui vient à la maison de son épouse. Il les suppose sorties, mais, hélas ! pendant que l'Époux tarde à venir, elles s'endorment, et sont réveillées à minuit par ce cri : « Voici l'Époux. » Ce qui caractérisait l'état du royaume, c'est que *tous* avaient oublié leur vocation ; ce n'était pas qu'il n'y eut des personnes fidèles : les vierges sages avaient leur huile dans leurs vaisseaux. Mais tous, sages ou fous dans le royaume, tant ceux qui étaient sincères et pieux que ceux qui se trompaient, tous avaient perdu le sentiment de leur vocation. Cette grande vérité, la venue du Maître, avait perdu son influence ; ils sont réveillés, mais pour être séparés par l'arrivée et le jugement du Maître. Assez de temps avait été donné pour l'épreuve de leur état, mais ce n'était plus celui de se pourvoir d'huile. Le retour du Seigneur, quant à notre service, est toujours jugement et non pas grâce. Et ici nous voyons que ce n'est pas l'Église en tant qu'Épouse, car il nous prend avec Lui-même, à son avènement, comme son Épouse, mettant le comble à l'œuvre de sa grâce en puissance de vie et plénitude d'acceptation.

Mais on trouvera que le retour de Christ *ici-bas*, sa *manifestation* est toujours une affaire de jugement et de responsabilité pour les chrétiens comme pour les autres ; notre enlèvement, à quelque moment qu'il arrive (c'est ce que je ne discute pas maintenant), est toujours grâce et pleine faveur commune à toute l'Église. Et c'est parce que son retour est jugement qu'il ajoute : Veillez ; car, quand Il sera là, ce ne sera plus le temps de la grâce.

Dans la première parabole, nous avons le contraste entre celui qui servait le Maître humblement, et le cœur qui disait : Il tarde à venir. Dans celle des vierges, l'effet de ce retard, qui aurait effectivement lieu, effet qui se montrerait même chez les fidèles, savoir que le royaume serait caractérisé par l'oubli complet du retour du Maître. Toutefois la grande différence, c'était la possession de l'huile de la grâce cachée dans le cœur : L'Esprit de Dieu.

Car, en effet, tout ceci serait comme un homme qui, s'en allant dans un pays éloigné, confie ses biens à ses serviteurs selon leur capacité, puis revient après un long intervalle, c'est-à-dire qu'il s'agit de la fidélité des serviteurs, lorsqu'ils sont laissés (au point de vue extérieur) à eux-mêmes et cela pendant un long temps, de telle sorte que leur cœur est mis à l'épreuve pour voir s'il est vraiment au Maître, s'ils s'identifient avec ses intérêts quand il n'y a pas apparence de son retour, ou s'ils l'oublient, comme Israël sous Sinaï, qui crut que c'en était fini de Moïse. Ici pourtant faites attention que ce n'est pas simplement le fait d'être prêt en grâce, mais l'activité qu'inspire la confiance au Seigneur, l'activité de service en amour des personnes identifiées avec les intérêts de Christ, ne cherchant que cela et le cherchant avec le zèle que donne cet amour, non pas dans sa présence, dirigées par son œil, mais dans son absence, dans l'intelligence et l'activité que donne l'Esprit, et avec une connaissance assez intime de ses pensées pour pouvoir agir en son absence. Les serviteurs sont laissés à eux-mêmes ; je ne veux pas dire par là qu'ils peuvent faire ces choses sans la grâce ; le contraire est assez démontré dans le cas du méchant serviteur ; mais ils sont placés sous la responsabilité, leur état est mis à l'épreuve ; tout ce que le Maître fait c'est de leur confier ses biens. Nous verrons ce qu'ils *sont* par le résultat. De plus, il ne s'agit pas ici de la conduite morale du serviteur, comme dans la première parabole, ch. 24:45, ni de la fidélité à une position dans laquelle il était actuellement placé ; mais de l'intelligence, de l'activité, de la bonne volonté d'un serviteur qui n'a, pour le faire agir, que la marque de confiance que son maître lui donne en lui remettant ses biens <sup>22</sup>.

Disons encore quelques mots sur la parabole des talents. Ici le serviteur est appelé « bon et fidèle. » C'est ce qui a lieu pendant l'absence de Christ. Il a confié de ses biens à ses serviteurs ; s'ils ont compris sa grâce, s'ils ont été touchés par cette marque de confiance, ils auront travaillé avec ce qui leur a été donné ; sinon ils auront fait tort au caractère de leur Maître, pour n'avoir pas eu une entière confiance en lui ? Il n'y avait que fidélité, il est vrai, dans la conduite des deux qui avaient trafiqué, car pourquoi leur remettre des biens, si ce n'était pour les faire valoir ? Mais le Seigneur en tient compte ; ce qu'il leur avait confié n'était que peu de chose à ses yeux, mais ils l'avaient connu et ils avaient été fidèles ; il n'y avait qu'un cœur entre lui et eux, et maintenant, à son retour, il faut qu'ils entrent dans sa joie : un cœur en service et un cœur en joie. Aussi beaucoup leur serait confié dans son règne, à l'heure de sa gloire. C'est un beau tableau : le cœur du Seigneur se confie en leur pour sa gloire en son absence, et le leur se confie en Lui pour le résultat, et à son retour leurs cœurs sont unis dans la joie. Le cœur d'un serviteur d'un côté, et celui d'un maître de l'autre, sans doute, mais d'un maître un de cœur avec eux, dont la joie était de les bénir et d'étendre la sphère de leur confiance, selon la gloire qu'il aurait alors acquise. Quant à la joie, ils devaient y participer. Le troisième ne perd pas seulement l'héritage ; il est jeté dehors ; il n'avait jamais connu son Maître : voilà ce qui lui manquait. Les circonstances du service pouvaient être le moyen de le démontrer, mais c'était là le fond de l'affaire. Hélas ! pour les détails, c'est ce qui arrive trop souvent aux

---

<sup>22</sup> La différence entre cette parabole et Luc 19, qui, pour le fond, est la même, est que, là ; le principe de la responsabilité de l'homme est beaucoup plus mis en avant ; ici, la souveraineté et la sagesse du Maître. Il y a d'autres choses qui tiennent aussi au caractère de cet évangile, mais c'est là la principale. En Luc, chacun reçoit des villes selon son travail ; ici tous entrent dans la joie de leur Maître. C'est ce qui est nécessaire là où la responsabilité individuelle est en question. Ce qui importait ici, c'est de montrer que des disciples, laissés comme Juifs, seraient dans la même joie que leur Maître lorsqu'il reviendrait en gloire comme Fils de l'homme, n'étant plus Juif, quoiqu'accomplissant les promesses faites aux pères. Mais ses serviteurs seraient dans la même position que Lui, non comme Il les avait laissés quand Il s'en était allé, et sa joie serait la gloire. Toutefois elle se trouverait aussi en accomplissant ses promesses à son peuple, quoi qu'il en eût été. Mais il ne s'agissait pas exactement de posséder des villes.

vrais chrétiens, et c'est toujours là l'histoire de nos manquements dans notre service ; nous n'avons pas connu le Maître. La confiance en Lui manquait ; or peut-on le connaître sans se confier en Lui ?

Toutefois avoir affaire à Christ ôte même l'intelligence du devoir ordinaire à ceux qui ne l'aiment pas, parce que le cœur s'aigrit par la conscience de la mauvaise volonté et ne regarde Jésus que comme un juge sévère. Il nous sera fait selon notre foi. Hélas ! qu'elle est petite, mais au moins le Maître est bon.

Voilà dans ces trois paraboles l'histoire de ce qui a lieu quant à ceux qui professent d'être à Lui, pendant son absence et lors de son retour, par rapport à leur responsabilité. Ensuite j'ajouterai seulement ici, que je ne crois pas que ces trois paraboles puissent être appliquées au témoignage spécial du royaume qui sera rendu à la fin. La première ne parle que de la charge et de la responsabilité dans la maison, envers les gens que le Maître avait laissés là. La seconde ne parle pas du tout de cette activité de la grâce, mais de la condition de personnes déjà appelées à l'attente du Seigneur, de l'Époux qui devait venir. La troisième parle de ceux auxquels le Seigneur confie ses dons, lorsqu'il s'en va en leur disant qu'il reviendra après un long intervalle : alors ils entreront dans la joie de leur Maître Lui-même. Cette dernière n'est pas une similitude du royaume des cieux, parce que ce n'est pas un état de choses, un ensemble, objet des soins ou des jugements de Dieu, mais une responsabilité individuelle, selon ce qui avait été confié à chacun, et où chacun aussi recevrait selon ce qu'il aurait fait sous cette responsabilité, et selon la confiance que son Maître avait eu lui, et celle que lui-même avait dans la bonté de son Maître.

Il n'est pas non plus ici question des Juifs des derniers jours, au moins pas dans ces deux dernières paraboles ; dans la dernière surtout cela est évident ; car il s'agit de ceux auxquels Christ a confié ses biens en s'en allant, et d'un long intervalle qui s'écoule avant son retour. Quant à la seconde, c'est une similitude du royaume des cieux, et les Juifs ne sortiront pas avec intelligence, au-devant du Seigneur, pour s'endormir ensuite au milieu de l'affliction, oubliant, même les sages, qu'il peut arriver. C'est au moins ce qu'il me semble, et sa liaison avec la parabole suivante confirme cette pensée.

Qu'il y ait quelque chose d'analogue sous de certains rapports, je le crois, c'est-à-dire qu'il y en aura de plus intelligents, qui seront moralement séparés des autres et qui comprendront. Mais je ne pense pas que les conditions de cette parabole puissent leur être appliquées avec suite. Leur état avait déjà été le sujet des instructions du Seigneur, en parlant de Jérusalem et des derniers jours.

Nous en sommes venus à la troisième partie de ce discours : Le Seigneur de retour. Voici ce que notre *précieux* Maître annonce. Lorsque le Fils de l'homme <sup>23</sup>, (car c'est toujours dans ce caractère qu'il se présente, quand Il parle définitivement de sa présence ici, et non pas seulement sous celui de Messie, titre sous lequel il avait été rejeté), lorsque le Fils de l'homme, dis-je, viendra dans sa gloire <sup>24</sup>, ce ne sera pas seulement un acte instantané d'apparition. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; il y aura là quelque chose de permanent ; et Il rassemblera devant Lui toutes les nations et les séparera, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Les Gentils seront ainsi jugés. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de démontrer plus longuement qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on appelle le jugement dernier. Le Fils de l'homme est *revenu* dans sa gloire, il n'est pas assis sur le grand trône blanc de devant lequel les Cieux et la terre s'enfuient. (Apoc. 20:11). Il est roi maintenant, il y va régner et non remettre le royaume. Il ne juge que les Gentils vivants ; car ici il n'est pas question de résurrection. Il les juge sur un principe inapplicable à l'immense majorité de ceux qui comparaitront quand Dieu jugera les secrets du cœur, savoir selon la manière dont ils auront reçu certains messagers de Christ qu'il appelle ses frères. Il est clair que cela ne s'applique pas à ceux qui ont vécu dans le paganisme avant Christ, ni à l'immense majorité de ceux qui ont vécu depuis son avènement et sa mort. En un mot, c'est Christ qui juge en roi ici-bas les Gentils, qui seront alors sur la terre – les nations.

Remarquons ici, en passant, sa tendresse envers la nation juive. On a de la peine à trouver le jugement de cette nation dans ces chapitres <sup>25</sup>. Il parle bien de la fin du siècle, mais plutôt de tribulation que de jugement, d'abrégé ces jours-là pour les élus. À son apparition, toutes les tribus de la terre se lamentent et Il rassemble les élus (juifs) des quatre vents. Il y a châtement, il est vrai, mais qui se termine en bénédiction : le cœur de Christ s'occupe du résidu. Il avait déjà dit aux Juifs : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Son cœur se tourne en bénédiction vers le peuple choisi. L'impie Jérusalem avait rempli ses yeux de larmes, mais ici Il met fin à son châtement. Il y en a un qui a su dire : « Jusqu'à quand <sup>26</sup> ? » Comparez Ps. 74:9. Le fait est que le don et l'appel de Dieu sont sans repentance, c'est-à-dire que Dieu ne

<sup>23</sup> Peut-être n'ai-je pas assez fait ressortir cette distinction. Comme Messie, Il venait au milieu des Juifs accomplir les promesses faites aux pères, à la famille de David et aux Juifs en elle ; mais plus tard, Il prend le royaume dans toute l'étendue de ses droits comme Fils de l'homme, auquel le Père a assujéti toutes choses. La transition de l'une de ces positions à l'autre se fait souvent sentir dans l'évangile.

<sup>24</sup> Tous les versets, depuis le 31 du chapitre 24 jusqu'au 31 du chapitre 25, sont une parenthèse, et contiennent des instructions morales basées sur les révélations précédentes ; l'histoire ou la suite de la prophétie reprend au v. 31 : « Or quand le Fils de l'homme viendra, etc »

<sup>25</sup> En Luc, qui ne s'occupe pas autant des Juifs, le Seigneur fait voir clairement le jugement qui viendrait sur la nation et qu'il ferait exécuter Lui-même (Luc 19:27). La vérité, comme avertissement, avait déjà été donnée dans cet évangile-ci, 21:44.

<sup>26</sup> Ce n'est pas qu'il indique le jour. Comme l'Éternel avait dit au Seigneur : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ; » ainsi le Seigneur dit : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que, etc » – La repentance des Juifs est pour son cœur le signe qu'il peut les revoir et qu'eux aussi peuvent le revoir. Pierre leur donne le

change pas dans ses conseils avec Israël. « Il plaidera modérément, même quand il ferait retentir son vent rude, au jour du vent d'orient. » Lisez tout le passage, És. 27:6-9 : « car ceci en sera le fruit entier, que son péché sera ôté. » – N'y aura-t-il donc pas de retranchement ? Pas dans le sens absolu. Voici ce qui arrivera, comme on peut le voir aux derniers chapitres d'Ésaïe et ailleurs, (comp. La fin de Zach. 13) : La majorité de la nation se joindra aux Gentils et sera idolâtre. L'esprit immonde qui était sorti rentrera avec sept autres esprits plus méchants que lui, et le dernier état de cette génération-là sera pire que le premier. Ils se joindront à l'Antichrist et recevront celui qui viendra en son propre nom. Ils seront ainsi la nation cruelle (et non la nation pieuse ou sainte) du Ps. 43, et ils périront avec les Gentils apostats. L'indignation et le châtement ayant, avec le témoignage de Dieu, séparé le résidu, ils ne seront plus censés être la nation, et Dieu « fera d'un résidu une grande nation. » Où donc, en ce que le Seigneur dit ici, se trouve le jugement positif ? Il est renfermé, caché presque dans ces mots : « Car où sera le corps mort, là s'assembleront les aigles », passage qui fait allusion, je pense, à une expression du livre de Job 39:33, et traite les Juifs, qui se sont ainsi unis aux ennemis de Dieu, comme perdus et morts, sans vouloir les nommer de nouveau. Ce n'est qu'un cadavre uni aux Gentils, qui, tout hautains qu'ils sont, seront jugés sur la terre ; car comme il est dit ailleurs de Babylone : « Fort est le Seigneur Dieu qui la juge », de même, fort est Celui qui les juge, quoiqu'ils l'aient méprisé. – Ici, pour préciser l'application de ce passage, Christ ne vient pas seulement, mais il nous est dit que, quand il viendra, il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; tandis que ce sera comme un éclair qu'il viendra mettre fin à la tribulation et à la désolation qu'a causées l'abomination. Il a placé le fidèle serviteur sur tous ses biens ; ceux qui ont leur part avec les hypocrites, les serviteurs méchants et paresseux ont été jetés dehors quand ils ne s'y attendaient pas ; mais ici Jésus prend sa place sur son trône : plus de question ni de doute sur ses droits, ni sur la soumission de tous jusqu'aux bouts de la terre. Il est maintenant Roi, vers. 34.

Il y a là trois classes de personnes : les boucs, les brebis et ses frères. Le jugement des deux premières classes dépend de leur conduite envers la troisième : avoir fait ces choses à l'un de ses frères, c'est les Lui avoir faites à Lui-même ; ne les avoir pas faites à l'un de ces plus petits, c'est ne les avoir pas faites à Lui-même. Les frères, je n'en doute pas, seront le résidu qui aura annoncé l'évangile du royaume parmi les Gentils : la réception faite à ces messagers décide du sort de ceux qui comparaissent maintenant en jugement. Je ne doute pas non plus que ce ne soient des Juifs qui rendront ce témoignage et que Jésus appelle ses frères dans ce moment, comme ceux à qui Il parlait et que, après sa résurrection, Il appelle ses frères selon le Ps. 22. Je sais très bien que les Gentils ont été entés plus tard, mais le Seigneur parle selon ce qui résultait déjà du fait que les disciples le suivaient, Lui actuellement rejeté ; et Il se sert de cette expression pour désigner ceux qui, d'entre les Juifs, seraient aux derniers jours dans une position semblable de témoignage. En principe, les disciples pouvaient se l'appliquer, et le Seigneur veut qu'ils sachent bien qu'un jour Il sera Roi et que tous les Gentils seront forcés de comparaître en jugement devant Lui, le Messie rejeté, et qu'ils jouiront de tout ce que les Juifs espéraient quant à la gloire de leur Messie.

Les frères de Jésus, selon le langage constant des passages où cette expression est employée, sont les Juifs croyants, le résidu qui croit au Messie (il est clair que tous les Gentils croyants ont été admis au même privilège), mais dans ce passage, Jésus s'occupe de ceux qui l'entouraient pour les encourager et les diriger. Comme Roi, Il juge sur la terre. Ceux d'entre les Gentils qui ont bien reçu les frères de Jésus, jouissent, comme bénis du Père, du royaume qu'Il leur a préparé avant la fondation du monde : ayant reçu l'évangile du royaume, ils jouissent de l'effet de leur foi, savoir du royaume même. Ceux qui l'ont prêché, ayant été dans la position de Jésus en témoignage, seront reconnus ses *frères* dans la bénédiction. Mais Il est maintenant Roi venu sur la terre, de sorte que ses frères sont reconnus ici-bas, ceux qui auront été mis à mort auront part à la première résurrection, mais ce n'est pas là le sujet traité ici. Le Roi est sur la terre, les nations sur la terre, de sorte qu'il n'y a rien qui puisse faire

---

même signe (Act. 3) : « Convertissez-vous, *afin que* (a) viennent les temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur et qu'Il envoie Jésus Christ. »

(a) ὅπως ἂν, *afin que* et jamais *lorsque*.

On voit ici l'importance de la repentance des Juifs comme nation, car des milliers dès lors se sont repentis comme individus. Cette repentance doit avoir rapport à l'Envoyé de Dieu ; car ce doit être une repentance du péché qui a causé leur ruine et leur rejet. Ils diront : « Béni soit celui qui vient ! » parole qui est à la suite de celles-ci : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la maîtresse pierre du coin. Ceci a été fait de la part de l'Éternel et a été une chose merveilleuse devant nos yeux » (Ps. 118). Ceci explique aussi pourquoi le Seigneur, à sa venue, a encore beaucoup à faire pour placer les Juifs en pleine paix et prospérité, selon la figure de Salomon. C'est qu'Il reprend les Juifs là où Il les a quittés, non pas tels qu'ils étaient aux jours de Salomon, on dès lors jusqu'à la captivité de Babylone quant à Juda. Mais il peut s'identifier avec eux, c'est ce qu'Il ne pouvait pas lors de sa première venue ; parce que eux ne le voulaient pas. Il avait d'ailleurs d'autres choses à accomplir selon les conseils de Dieu. Maintenant qu'ils se sont repentis de leur dernière faute nationale et qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient ! » Il peut *entreprendre leur cause* ; et c'est ce qu'Il fait, et ce n'est pas peu de chose. L'indignation a cessé, mais il s'agit de mettre le résidu-nation en possession de tous leurs privilèges et de tout leur pays. C'est l'œuvre du Messie, quand Il sera là, et de nul autre.

Zacharie, Joël, Ésaïe et Jérémie parlent de ces choses. Il y a donc l'action de la parole de Dieu par l'Esprit sur le cœur des Juifs, comme Juifs, avant l'apparition de Jésus, action qui les laissera Juifs ; et, d'un autre côté, les actes de puissance, depuis qu'Il a reconnu la nation, pour les mettre en possession de tous leurs privilèges, après son apparition. L'on peut lire Ésaïe 50 et 51 pour la première de ces choses et la transition ; (voyez Ps. 42 à 49, et Zacharie 9). Le moment de transition se trouve au chap. 12. Voyez aussi Jérémie 51:20 ; Ésaïe 41:15-16 ; Michée 4:13 ; 5 ; Ésaïe 11:10-14.

supposer que les frères dont il est ici parle soient du ciel<sup>27</sup>. Il y en aura, mais ici il me semble que ce sont plutôt les messagers du royaume, qui ont été conservés à travers toutes les difficultés de l'époque.

Ce royaume est dans les conseils du Père dès la fondation du monde ; l'Église est élue pour être l'Épouse du Christ avant la fondation du monde. Les brebis ne sont pas appelées enfants, mais seulement bénis du Père. Ils jouissent de la vie éternelle, comme ceux qui ont refusé de recevoir les frères subissent les peines éternelles ; c'est le jugement *final* des Gentils qui seront sur la terre, lorsque Christ y aura établi son trône. Encore une fois, il n'est pas question ici de la résurrection.

26 et 27

Après nous avoir donné l'avenir du résidu sous tous les rapports, l'Esprit reprend l'histoire des événements et nous présente le récit, à la fois pénible et touchant, mais pour nous infiniment précieux, des souffrances et de la résurrection du Sauveur. Je ne pense pas, chers frères, entrer dans beaucoup de détails sur ces chapitres, parce que ce qui est ici demandé, c'est l'adoration, le cœur, plutôt que l'exégèse. Je ne ferai que noter quelques points particuliers qui tiennent au caractère de cet évangile. Et d'abord quelques mots sur ce que le Seigneur dit en donnant la coupe.

Il est bon de se souvenir que nous mangeons le corps *rompu* de Christ. Unis à Lui dans son état glorieux, ce n'est pas à cela que nous participons à la cène. Jouissant vitale de cette position infiniment relevée, nous nous *souvenons* des souffrances qui nous l'ont acquise : nos cœurs, nos consciences, nos âmes se nourrissent du corps rompu ; c'est à Jésus mort que nos pensées se rapportent, et à un amour plus puissant que la mort. Si le corps n'avait pas été rompu, comme Gentils, nous serions toujours demeurés étrangers quant aux promesses, et pécheurs privés de toute espérance.

Un Messie vivant était la couronne de gloire pour les Juifs ; mais s'il est élevé de la terre, Il attire *tous* les hommes. Le corps rompu est la porte pour les pécheurs d'entre les Gentils, et c'est ce dont le cœur du Chrétien se nourrit, non pas seulement comme d'une manne descendue du ciel, qui typifie Jésus homme sur la terre, ni de Jésus dans les cieux (où nous sommes un avec Lui), c'est là la manne cachée ; mais de cette victime dévouée de propitiation que je vois amenée à l'autel, et la rompue, égorgée pour nous ; victime pleine d'amour et de dévouement.

Je m'arrête devant cette scène mystérieuse, où Lui tout seul (car nul homme n'a pu y être que pour courber sa tête et adorer), où la victime de propitiation, l'homme Jésus se présente devant la face de Celui qui, dans sa majesté offensée, sort pour prendre connaissance du péché, afin que nous ne trouvions sur les traces de la justice de Dieu qui a éclaté et qui s'est accomplie, qu'un amour infini et immuable : l'amour du Père, rehaussé par l'accomplissement de la justice éternelle à sa gloire. C'est donc le précieux Sauveur, humilié jusqu'à la mort que nous avons ici, son corps rompu, (et l'on ne pourrait descendre plus bas) et son sang répandu hors de son corps. En cela il est évident qu'il ne s'agit pas de Jésus, tel qu'Il est actuellement ; car Il est glorifié. Cette vie naturelle, Il l'a laissée pour nous. Il ne la présente à Dieu que comme une chose déjà donnée ailleurs ; mais il parle ici d'un double effet de ce sang qu'il a répandu : 1° il en parle comme du fondement, ou du moins comme du sceau de la nouvelle alliance, et 2° comme du fondement de la rémission des péchés de plusieurs. C'est-à-dire que la base de la nouvelle alliance est maintenant posée, et de plus qu'il ne s'agit pas d'un acte qui se rapporte à Jésus seul pour montrer son obéissance : ce sang est efficace pour les péchés d'autrui. Cela n'assure pas seulement de nouveaux privilèges dont on jouit comme chrétien, mais procure le pardon des péchés de plusieurs des Juifs, non seulement, mais, d'une manière générale, de plusieurs. Quant à la nouvelle alliance, j'en dirai quelques mots ici.

L'ancienne alliance, il est clair, c'est l'alliance faite avec les Juifs sous Sinaï. Les Gentils n'y sont pour rien. La nouvelle se rapporte à l'ancienne, elle sera établie effectivement avec Juda et Israël, selon la prophétie de Jérémie 31:31-34. Qu'avons-nous donc à faire de la nouvelle alliance, nous autres Gentils, peut-on se demander ? Voici la réponse : Il est clair que l'alliance elle-même se traite avec les Juifs et avec Israël, mais sur des principes de grâce et basée sur un sang d'une efficace parfaite auprès de Dieu. Or, pour le moment, Israël est mis de côté comme nation. Il ne jouit d'aucune alliance.

Quel est donc l'état des choses par rapport à l'alliance ? C'est que le Médiateur de l'alliance a versé son sang et ainsi la base de l'alliance est posée ; elle est confirmée, et établie immuable devant Dieu. Christ est monté en haut et nous sommes unis à Lui, jouissant de tout l'effet qui est essentiellement attaché à sa personne et à sa position. Nous avons le sang de l'alliance. Ceux qui y sont appelés exercent le ministère de la nouvelle alliance. Notre position est d'être unis au Médiateur de la nouvelle alliance, et de jouir de tous les privilèges dont il jouit Lui-même, comme l'ayant établie dans son sang ; quoique l'alliance ne soit pas traitée avec nous, elle est établie en Lui devant Dieu, et nous, nous sommes en Lui ici-bas. Quelle en est la conséquence ? nous buvons du sang. Si un Juif avait bu du sang sous l'ancienne alliance, c'était la mort un homme peut-il se nourrir de la mort ? c'est le fruit du péché, c'est sa condamnation, c'est la colère de Dieu, et le sang dans le corps c'était la vie ; et un Juif n'avait aucun droit à cela. Mais Christ a subi la mort. Et le chrétien peut-il se nourrir de la mort ? Oui, c'est le sa-

<sup>27</sup> Il y aura des frères célestes, c'est notre espérance et notre joie ; si l'on veut insister sur l'idée que ce sont ceux dont il est ici question, je ne conteste pas. J'exprime ma conviction, formée sur l'étude de tout le chapitre et de tout l'évangile même, avec les enseignements qui s'y rapportent ; mais puisqu'il n'y a que le mot *frères* ici, et que nous admettons tous que les membres de l'Église portent ce nom en principe et qu'ainsi il dépend du discernement spirituel de l'appliquer, chacun en jugera selon ce qui lui est donné : ce n'est pas que je doute, mais je n'insiste pas sur la chose auprès des autres. Voyez le dernier chapitre.

lut, c'est la mort du péché, c'est la preuve infinie de l'amour. C'est sa vie, c'est la paix de son âme, c'est la délivrance du péché devant Dieu. Quelle différence ! Nous buvons de ce sang preuve du salut et de la grâce et source de vie. Toutefois, c'est Jésus mort dont il est ici question.

Il y a (Héb. 13:20) une autre expression à laquelle on peut faire allusion : « Il a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis par le sang de l'alliance éternelle. » Ce qui nous fait voir que Christ Lui-même est là-haut et a été ressuscité selon l'efficacité de ce sang qu'Il a versé pour satisfaire à la gloire de Dieu. Lui, Fils unique et bien-aimé du Père, s'est chargé de notre responsabilité et de nos péchés, et ainsi de la gloire de Dieu à cet égard, et si cette gloire n'eût pas été complètement satisfaite, Il n'aurait pu, évidemment, ni ressusciter, ni comparaître devant Celui dont la majesté exigeait que rien ne manquât à l'œuvre. Mais Il l'a accomplie glorieusement, cette œuvre et le Fils de l'homme a été en cela glorifié, et Dieu *glorifié en Lui*, et Il est monté en haut non pas seulement comme Fils de Dieu, mais selon l'efficacité de son œuvre, efficace en vertu de laquelle Il comparaît devant le Père, l'alliance éternelle étant établie ainsi en son sang. Il s'agit ici non d'une alliance ancienne ou nouvelle qui se rapporte à des circonstances particulières mais de l'efficacité intrinsèque et essentielle du sang de Christ.

Mais peut-être que je sors trop de notre évangile ; je me suis laissé entraîner par l'importance du sujet et aussi par la précieuse efficacité et la gloire de l'œuvre de Celui qui nous a tant aimés.

Je rentre maintenant dans le cadre plus modeste de mon travail. Nous voyons ici que l'Esprit déclare l'efficacité du sang d'une manière générale ; il est répandu pour plusieurs en rémission des péchés. L'évangile, qui traite du royaume et du Messie au point de vue Juif, devait nécessairement faire voir que la mort de Christ avait un autre aspect.

En Luc, où cette distinction n'était pas obligatoire à cause du caractère non judaïque de cet évangile, il est dit : « mon sang qui est répandu *pour vous*. »

Nous avons donc le sang de l'alliance nouvelle et la rémission des péchés. Les disciples devaient en boire, comme ils devaient aussi manger de son corps *rompu*.

Voilà leur portion : se nourrir de la mort de Jésus et l'annoncer jusqu'à ce qu'Il vienne.

Jusqu'alors Il ne boirait plus avec eux du produit de la vigne. Eux se nourriraient de Lui, mais Lui ne se nourrirait pas avec eux. Le fruit de la vigne est le signe de la joie sociale, « le vin qui réjouit Dieu et les hommes », dont on faisait toujours aspersion dans les holocaustes et les sacrifices de prospérités, c'est-à-dire de bonne odeur ; (voyez Nombres 15:5 :7:10, où il ne s'agit pas d'offrandes pour le péché). Or ce fruit de la vigne, Il n'en boirait plus, pendant que ses disciples s'abreuveraient de sa mort, le véritable breuvage, mais breuvage de séparation du péché, et de Christ aussi quant à sa présence personnelle : les cieux devaient Le recevoir jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses dont les prophètes ont parlé. — Ainsi sa vie sociale avec ses disciples ici-bas était finie ; elle ne se renouvellerait même plus de la même manière. Ils entreraient spirituellement dans la puissance de sa mort et seraient un jour de nouveau avec Lui en joie dans le royaume de son Père.

En Luc, cela est exprimé d'une manière un peu différente. Il est dit : « Je n'en boirai plus, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu ; » et de la Pâque : « je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » Ici les choses sont beaucoup plus laissées dans des formes générales, parce qu'il ne s'occupe pas de l'ordre des dispensations de Dieu sur la terre, mais des principes moraux qui se rattachent à l'introduction en grâce du nouvel homme.

Au verset 53, de Matt. 26, nous avons une circonstance qui appartient particulièrement à cet évangile : c'était bien le droit de Jésus, comme Messie, Fils de Dieu, d'avoir les anges à sa disposition.

Dans 27:25, nous avons la solennelle et affreuse exécution que ce pauvre peuple aveuglé prononce sur lui-même, et qui pèse encore sur lui aujourd'hui, exécution qu'effacera toutefois la grâce et l'efficacité de ce même sang qu'ils versèrent dans leur aveuglement, et qui se rapporte spécialement au sujet de cet évangile : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » terribles paroles ! Oh ! qu'est-ce donc que le cœur de l'homme aveuglé ! Leur entière apostasie de leur position est plus nettement dessinée en Jean, qui, du reste, les présente toujours ainsi : « Nous n'avons d'autre Roi que César », disent-ils. Ici c'est leur châtement, comme nation, de la main de Dieu, qu'ils appellent sur leur tête. Ils sont reconnus en châtement. Comparez És. 40.

Si le lecteur compare le récit que Luc nous donne de ce moment si solennel pour nous tous, il trouvera que là ce sont les circonstances morales qui sont racontées ; ici, celles qui se rapportent à la dégradation du Messie. Les filles de Jérusalem se lamentant sur lui, sa prière pour ses meurtriers, la conversion du brigand, se trouvent en Luc. Si l'on examine Jean, on trouvera les détails des souffrances omises. L'Esprit nous y a conservé ce qui fait ressortir la dignité de Celui qui traversait en grâce, et selon la gloire de sa personne, quelle que fût d'ailleurs son humiliation, ces douloureux mais précieux moments <sup>28</sup>, précieux pour le temps présent, comme aussi pour l'Éternité ; car c'est de la gloire de sa personne comme Fils de Dieu, que l'Évangile de Jean s'occupe spécialement.

En place de cela, nous avons Jean 18:4-9:11 ; 19:28 :30, où au lieu d'*expira*, nous avons : *Il rendit l'esprit* : c'était l'acte qu'Il fit (selon Jean 10:18), sachant que tout était accompli. — Comparez aussi 19:7 :8 et le caractère

<sup>28</sup> Il n'y a pas ce qui se trouve, Matt. 26:37-45 ; ni 67, etc, ni 27:46 ; ni 39-44, ou les passages parallèles en Marc et Luc.

de tous les discours du Seigneur, soit devant le Souverain Sacrificateur, soit devant Ponce-Pilate, dans les deux évangiles.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces circonstances, mais j'invite mes frères à les méditer. Plus nous en serons pénétrés, plus aussi nos pauvres et faibles cœurs apprécieront ce Sauveur que nous aimons, mais qu'un seul connaît comme Il est digne d'être connu.

Il y a encore, dans ce chapitre 27, les circonstances des versets 52:53. Circonstances importantes sous ce rapport, qu'elles rendent témoignage à la manière dont l'Esprit de Dieu traite Jérusalem, comme étant la sainte cité, lorsqu'elle est complètement abandonnée quant au jugement de Dieu. Elle peut être oubliée pour un moment, foulée sous les pieds des Gentils, mais si l'œil de Dieu en prend connaissance, elle est toujours à ses yeux la sainte cité. Les corps des saints sortent de leurs sépulcres après la résurrection de Jésus et entrent dans la sainte cité. La mort et la résurrection de Jésus avaient aboli pour le ciel la paroi mitoyenne, mais cela n'empêche pas que, quoique, quant à son gouvernement, Dieu eut livré au châtement la sainte cité, parce qu'elle n'était pas sainte, elle conserve toujours à ses yeux cette position, car Il a choisi Jérusalem et Il ne s'en repentira pas. La même chose se voit en Daniel (comparez spécialement le chapitre 9) : la foi parle et pense toujours ainsi.

28

Nous avons dans ce chapitre le récit du service que l'ange rend au Messie, tout comme aussi quelques circonstances remarquables à indiquer. L'Évangéliste ne s'occupe nullement de la plupart des détails des quarante jours écoulés après la résurrection. Chaque évangile est le dépôt de ce qui se rapporte à un but spécial du Saint Esprit, car la gloire du Christ est diverse.

La seule chose racontée du Seigneur ici, c'est son entrevue en Galilée avec ses disciples, entrevue qui les place dans la position de témoignage qu'Il leur laissait comme Messie, maintenant dépositaire de toute puissance dans les cieux et sur la terre. L'invention de l'incrédulité des Juifs pour tenir les esprits encore dans l'aveuglement nous est racontée. C'est tout ce qui restait à rapporter des Juifs comme nation, en sorte que si nous faisons abstraction de ce dernier trait, nous n'avons que ceci : L'ange dit aux disciples d'aller en Galilée, qu'ils verraient là le Seigneur. – Jésus dit la même chose aux femmes, afin qu'elles le dissent aux disciples, maintenant « ses frères. » C'est là qu'Il avait été constamment avec eux pendant la vie, c'est là que la lumière a dû paraître pour le temps de la tribulation, c'est là que le Messie se réfugiait lors de l'orgueil de Jérusalem, (comparez Jean 4 et toute l'histoire de l'évangile) ; les disciples étaient eux-mêmes de ce pays-là. Toutes les associations d'idées juives, quant aux rapports des disciples avec le Christ au milieu du peuple juif, étaient là. Il avait agi sur Jérusalem, mais c'était fini maintenant. Il avait été rejeté. La loi sortira de là quand Il sera revenu en puissance. « Le libérateur aussi sortira de Sion ; » mais pour le moment il en avait fini avec Jérusalem quant à son témoignage de Messie. De plus il faut remarquer que l'ascension de Jésus n'est pas racontée ici ; ce sont ses rapports avec ses disciples seulement, rapports constitués après sa résurrection et sur ce principe, que toute puissance Lui est donnée dans les cieux et sur la terre. Le Seigneur avait déjà renoncé à Jérusalem, disant qu'elle ne le verrait plus jusqu'à ce qu'elle se repentît. Jérusalem, ou du moins ses chefs, avait demandé : Que son sang fût sur eux et sur leurs enfants.

Il n'en prend plus connaissance ici pour le moment ; en principe, ses disciples étaient le résidu du peuple.

Comme agissant d'en haut, Il envoie bien l'évangile à Jérusalem ; mais c'est le sujet de l'Évangile de Luc, et du livre des Actes qui en est la suite (voyez Luc 24:46-53) : c'est là la grâce du ciel, qui tenait à la promesse du Saint Esprit, (comparez Actes 1:1-9).

Ici c'est la puissance du Messie déjà rejeté à Jérusalem. Les apôtres devaient aller instruire les nations, baptisant les disciples au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à observer tout ce qu'Il avait commandé ; et Il serait avec eux (les disciples) jusqu'à la fin du siècle.

Examinons un peu leur mission selon ces paroles en la comparant avec celles qui leur ont été données dans les autres évangiles.

Voici les termes de ces diverses missions. Dans Marc qui rend témoignage au ministère, au service de Christ dans l'évangile, il leur est dit : « Allez dans tout le monde, prêchez l'évangile à toute créature. » Voilà la mission la plus simple, la plus générale, et il est ajouté : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. »

C'était tout simplement la prédication de l'évangile pour le salut des âmes, et le jugement de ceux qui ne voulaient pas croire.

Voici la mission en Luc, évangile qui nous donne la grâce, qui introduit le nouvel homme et Christ dans ce caractère : « Alors Il leur ouvrit l'entendement pour qu'ils comprissent les Écritures, et il leur dit : Il est aussi écrit et ainsi il fallait que le Christ souffrît et qu'Il ressuscitât des morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la repentance et la rémission des péchés parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Or vous êtes témoins de ces choses ; et voici, je m'en vais envoyer sur vous la promesse de mon Père. Vous donc, demeurez dans la ville de Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » Voilà l'intelligence et la puissance, cette dernière étant la conséquence de l'exaltation de Jésus en haut, et les disciples étant tenus de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils en fussent revêtus. En tant que témoins de Jésus, les disciples ne pouvaient

pas sortir du lieu de son rejet, jusqu'à ce qu'ils fussent liés à Jésus à la droite de Dieu, et qu'ainsi, par la puissance du Saint Esprit, ils rendissent témoignage de sa part, comme étant là-haut. Chose toute nouvelle ! c'était le fils de l'homme provenant d'Adam dans un certain sens, mais homme nouveau et auprès de Dieu : aussi rend-il un témoignage nouveau et recommence-t-il avec Jérusalem un témoignage qui de là atteindra les hommes en toutes nations, selon la puissance du Saint Esprit. C'est un témoignage céleste. Ceci, comme nous l'avons dit, se reprend aux Actes, Dieu ayant été forcé de le recommencer avec Paul à Antioche, à cause de l'incrédulité de Jérusalem encore une fois réitérée.

En Jean nous trouvons leur mission 20:21. – Jésus leur dit : « Paix vous soit ! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ; et quand Il eut dit cela, Il souffla sur eux et Il leur dit : « Recevez le Saint Esprit. À quiconque vous pardonnerez les péchés, ils seront pardonnés, et à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus. » Ici la chose est plus intime. Jésus n'est pas encore monté en haut, mais Il a, selon la puissance de Dieu en esprit, Il leur communique cette vie selon la puissance de l'Esprit : vitalement ils sont un seul Esprit avec Lui, car c'était comme homme qu'Il le possédait, quoiqu'Il fût la puissance de Dieu. Ainsi Dieu a soufflé dans les narines d'Adam et il est devenu homme vivant. Or le second Adam est un esprit vivifiant, mais comme Lui, selon la puissance de cette vie, a été envoyé du Père, administrateur, comme homme, du pardon que l'homme vivifié par Lui avait besoin de *posséder* pour être en relation avec Dieu, (comparez Luc 5:20 :24) ; de même maintenant Il envoyait ses disciples, rendus participants par Lui et avec Lui de cette vie, accomplir de sa part cette fonction, porter aux hommes ce pardon, et les en rendre participants ; pardon qui, par sa mort et sa résurrection, était maintenant complètement effectué devant Dieu, et administré sur la terre selon la puissance de l'Esprit de vie, soit en recevant dans l'Église ceux qui devaient être sauvés et qui, ainsi reçus, possédaient ce pardon, soit, en second lieu, en administrant la discipline. Cette administration de pardon reçu et possédé, à la suite de l'exercice de cette discipline, par celui qui en est l'objet, est dans les mains de tout homme en qui Christ a soufflé son Esprit, selon le degré de la puissance de cet Esprit en Lui. Et le pardon dont il s'agit ici n'est pas un pardon envisagé comme accordé dans le ciel, mais un pardon administré sur la terre et ratifié dans le ciel.

Les apôtres ont fait cela selon la perfection du don de Dieu qui leur était accordé ; mais nous, nous avons dans la Parole la révélation de cette administration si importante, selon qu'elle a été communiquée à tous les saints par l'ordre de Dieu. Premièrement, la charité individuelle couvre ainsi une multitude de péchés, c'est-à-dire qu'en pardonnant à mon frère ses torts, ses péchés n'existent plus, quant au gouvernement de Dieu, comme scandales et offenses dans l'Église : devant ses yeux la charité les a remplacés complètement. C'est là le privilège individuel, mais ce n'est pas encore l'administration officielle de la chose ; au contraire, il en anticipe l'exercice.

Dans les exemples d'Ananias et de Sapphira et même de Simon le magicien, des péchés ont été retenus. Ils ont été remis, je ne dis pas de la même manière, mais de fait, à trois mille personnes, le jour de la Pentecôte. Dans 2 Cor. 2:10, nous avons les péchés remis par l'apôtre et par l'Église, officiellement, dans l'exercice de la discipline.

C'est-à-dire, que nous avons, quant à ce pardon, la mission apostolique, distincte de l'Église, mission spécialement confiée aux apôtres, comme délégués de Christ avec son autorité ; et l'administration de ce pardon, communiquée à une Église *sans intermédiaire*, l'Église conseillée et dirigée dans cette administration, mais accomplissant l'acte elle-même.

Je ne me serais pas autant étendu sur ce sujet, si ce passage ne présentait pas une difficulté qui préoccupe souvent les esprits et dont les adversaires s'emparent, sans que les fidèles sachent trop que répondre. Ce n'est donc pas seulement le pardon du péché accordé par Dieu lui-même, selon une vérité que le Saint Esprit révèle ; c'est une administration de ce pardon confiée à l'homme, pardon ainsi révélé sur la terre, confirmé peut-être et quelquefois démontré par des miracles, ou accompagné d'une délivrance ou d'un châtiment envoyé de Dieu. C'était une administration confiée aux apôtres qui étaient envoyés pour rassembler l'Église, introduite dans ses privilèges par ce pardon ; et ensuite exercée par l'Église elle-même pour maintenir ses membres dans la sainte jouissance de ces privilèges et pour soutenir en même temps la gloire de Dieu. En fait de châtiment, où il ne s'agit ni de pardon dans le sens dont nous parlons, ni d'acte officiel de pardon, mais seulement de l'efficacité de la prière, on peut comparer Jacques 5:14-15.

Je ne touche nullement à la question : quel a été l'effet de l'état actuel de l'Église sur cette administration ? D'envoyés apostoliques de ce genre, il n'en a absolument plus. Pour tout le reste, c'est une question d'intelligence et de puissance spirituelle ; mais il est important que l'on comprenne assez ces choses pour être prêt à répondre à la prétention à pardonner les péchés, d'hommes qui allégueraient, sans scrupule peut-être, les versets de Jacques dont nous parlons, qui ne leur appartiennent nullement.

Sans doute, Dieu, par sa grâce, gardera les simples de telles prétentions, et cela par d'autres motifs ; mais il est bon d'avoir une réponse. Le Seigneur a voulu dire quelque chose, et si nous savons ce qu'Il a voulu dire, les hommes ne peuvent pas nous égarer et nous fermer la bouche pour nous faire tomber dans leurs filets. Il y a un pardon administré ici-bas, soit par des apôtres, soit par tout le corps, et un prêtre ou un ministre n'a rien du tout à faire là-dedans. S'il est assez sage pour donner des conseils spirituels, c'est bien ; mais ce n'est pas lui qui agit. Aussi faut-il le Saint Esprit pour cet acte. « Recevez le Saint Esprit ; à quiconque, etc » Le jugement d'un corps, qui ne découle pas de là, est un acte très convenable peut-être pour une société humaine, mais qui n'est pas prononcé de la part de Dieu ; et si l'on parle d'agir par le Saint Esprit, cela sera démontré en d'autres choses aussi.

Je reviens maintenant à la mission donnée en Matthieu, n'ayant considéré les autres que pour mieux saisir la différence. Ce n'est donc pas ici le Fils de Dieu, envoyé du Père, qui envoie, selon la puissance de la vie qui est en lui, des disciples auxquels Il peut communiquer l'énergie de cette vie pour qu'ils accomplissent leur mission selon son cœur d'amour, rempli du Père. Ce n'est pas non plus Jésus, ministre de l'évangile, serviteur de tous, envoyant ceux qui doivent le remplacer pour que toute créature entende la bonne nouvelle qui maintenant peut leur être adressée en son nom qui a tout accompli : c'est là le Jésus de Marc.

Ce n'est pas non plus le Fils de l'homme, élevé à la droite du Père, qui va donner le Saint Esprit de puissance, pour que ses envoyés répondent, dans leur œuvre, à la position exaltée que l'homme occupe dans sa personne, (comparez Ps. 68 ; Éph. 4) et qui a déjà <sup>29</sup> ouvert leur intelligence pour qu'ils comprennent les Écritures, soit la révélation des pensées de Dieu, dans les économies et dispensations sur lesquelles cette œuvre et celle présence du Saint Esprit jetteront leur lumière. C'est là le Christ exalté de Luc, donateur du Saint Esprit. Mais ici, en Matthieu, nous avons un Messie rejeté, crucifié, qui, pour le moment, abandonne Jérusalem à sa folie et à son péché, et qui, maintenant ressuscité, veut envoyer aux nations le message que sa mort, sa résurrection et le don du Père à Lui ressuscité, l'ont mis à même de mettre dans la bouche de ses disciples : message qui ne convient plus aux Juifs qui en ont déjà rejeté le sujet, leur Messie : ce n'est plus simplement le seul vrai Dieu dans son unité, entouré d'un peuple qui aurait dû garder ce bon et précieux dépôt. D'autres choses en Dieu avaient été maintenant mises dans la lumière des hommes des choses qui ouvraient la porte aux Gentils ou plutôt qui pouvaient leur être envoyées. Christ ne pouvait être là sans que le Fils fût nommé, et si le Fils, donc le Père et le Saint Esprit ; le Saint Esprit qui agissait avec efficacité dans la communication de la connaissance du Père et du Fils ; et d'un autre côté et le Père et le Saint Esprit avaient été nécessairement manifestés en Christ et dans ses actes, lorsqu'Il vivait et agissait sur la terre, car tout en étant Messie, Il était Fils, et c'est parce qu'Il se disait tel, que les Juifs l'ont rejeté. rejeté. rejeté. rejeté. rejeté. rejeté. rejeté. rejeté.

Par la mort et la résurrection de Jésus, tout ceci pouvait être envoyé en grâce aux Gentils. Les disciples devaient leur faire connaître le Messie et le Dieu des Juifs de cette manière, ou les faire entrer en relation avec Dieu sous ce nom ; comme, par la circoncision, les Juifs avaient été auparavant mis en rapport avec l'Éternel ou Jéhovah. Et cela, parce que toute puissance était maintenant donnée à Jésus dans les cieux et sur la terre. Voilà donc (les droits du Messie étant rejetés par les Juifs) non pas l'établissement de la couronne de David dont l'influence étendrait à toute la terre ; mais Celui qui, dépositaire de toute puissance gouvernementale dans les cieux et sur la terre, envoyait ses disciples pour mettre les Gentils (nations) en relation avec Dieu, selon la révélation de ce qui n'était plus caché derrière le voile aux yeux des Juifs aveugles, la trinité de personnes que la foi reconnaissait par le moyen de Jésus : le Père, le Fils et le Saint Esprit <sup>30</sup>.

Mais cette mission dépend de la puissance de Jésus en tant que donnée et doit lui assujettir les nations, pour qu'elles soient ses disciples, selon les droits que lui conférait cette puissance. C'était une mission, *appartenant encore au siècle*, qui, quoique le Messie eût été rejeté, n'était pas encore terminée ; elle regardait par conséquent la soumission des gentils au Messie, d'une nouvelle manière, il est vrai, et laissait de côté Jérusalem, parce qu'elle avait déjà rejeté le Messie ; mais elle suppose un acheminement dans les voies de Dieu vers cette fin du siècle, avant laquelle l'évangile doit être prêché dans tout le monde habitable. Ceux qui portaient ce message pouvaient avoir des privilèges plus relevés qui seraient mis en évidence, lorsque le Seigneur serait éloigné et leur premier témoignage rejeté ; ces mêmes envoyés, individuellement, pouvaient être chargés, dès le commence-

<sup>29</sup> On en trouve, à ce qu'il me paraît, un exemple dans le choix de Matthias avant le don du Saint Esprit, choix basé sur l'explication du Psaume 109, explication dont les disciples, avant cette heure-là, auraient été, ce me semble, tout à fait incapables ; mais l'acte lui-même n'avait rien du tout de la puissance du Saint Esprit. Ils tirent au sort, comme des Juifs, après avoir compris ce Psaume. Quoique nous ayons reçu le Saint Esprit, il nous importe à nous de distinguer entre l'intelligence des Écritures (quand même ce serait un don) et la puissance. Il est évident, d'après la fin de Luc, et le commencement des Actes, que l'on peut avoir l'une et ne pas avoir l'autre.

<sup>30</sup> Il y avait en ceci une révélation évidemment beaucoup plus claire et des relations autres que celles dont jouissaient les Juifs, comme peuple de l'Éternel. Ces termes n'étaient pas entièrement inconnus aux Juifs ; mais ils étaient toujours employés par les prophètes en vue des temps où il y aurait cette révélation plus claire pour appeler les gentils, et où la bénédiction serait manifestée pour les Juifs d'une nouvelle manière. « Baisez le Fils » est une sommation aux Rois de la terre (Ps. 2), et la promesse de l'effusion de l'Esprit, soit sur les Juifs et leur postérité soit sur toute chair, est assez connue, (voir entre autres dans Joël ; dans És. 55 ; voyez aussi 48:16). Avant l'accomplissement de ces choses, ou du moins avant qu'elles soient pleinement accomplies à la lettre, la révélation a été faite de ce qui en est le fondement en Dieu, et ce nom de Père, de Fils et de Saint Esprit a été proclamé parmi les gentils. Je ne crois pas que ce soit ici l'unité du Fils avec le Père, et de l'Église avec Jésus par le Saint Esprit ; cela est enseigné ailleurs : mais la révélation du nom de Père, Fils et Saint Esprit pour la soumission des gentils par la foi, en anticipation de ce jour où le Fils sera manifesté en puissance et le Saint Esprit pleinement répandu. Mais ceci est très précieux pour nous, parce qu'il nous montre ces choses en Dieu et nous fait voir que ce ne sont pas seulement certains actes de manifestation qui auront lieu plus tard, mais la vérité de Dieu dont on peut parler avant que ces manifestations aient lieu ; car la connaissance que les Juifs et la terre auront du Fils, par exemple, dans son règne, selon le Ps. 2, est bien inférieure, il me semble, à la connaissance que nous avons de Lui, comme étant dans le Père et le Père en Lui, Un avec le Père, caché en Dieu ; c'est la même personne, sans doute, mais nous avons une connaissance beaucoup plus profonde de ce qu'Il est. De plus nous apprenons, en comparant ainsi le Ps. 2, que la prédication du nom du Fils ne suppose pas nécessairement les bénédictions de l'Église : – maintenant – oui, parce que Dieu rassemble l'Église en Lui ; mais la sommation faite aux Rois de se soumettre à la royauté de Christ dans les derniers temps est faite au nom du Fils : « Baisez le Fils de peur qu'Il ne s'irrite. » – Nous l'avons reconnu auparavant par la grâce et nous le connaissons comme un avec le Père. Dans ce Psaume, il est parlé de Lui, comme présenté au monde dans le temps : « Je t'ai aujourd'hui engendré. »

ment, du message de la grâce qui était en Jésus, selon les autres formes de mission que nous avons vues dans les trois autres évangiles : ils pouvaient prêcher l'évangile à toute créature, commencer par Jérusalem, comme représentants de Celui qui était exalté à la droite de Dieu, ou remettre les péchés de la part de Celui qui disait : « Paix vous soit ; » – mais il n'en reste pas moins vrai que la spécialité de la mission, qui se trouve dans cet évangile-ci, est une mission aux nations de la part de Jésus, parlant comme le Messie rejeté qui a maintenant toute puissance, laissant de côté Jérusalem et mentionnant la continuation du siècle ; promettant d'être avec les témoins jusqu'à la fin de ce siècle, et ne disant rien ni de l'Église, ni du ciel, ni du Saint Esprit donné, ni de la délivrance de ce présent siècle mauvais, ni du privilège de ne pas être du monde comme le Fils de Dieu n'en était pas, mais parlant de soumettre les gentils aux ordonnances du Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, pour amener le siècle vers sa fin, selon la promesse de Celui qui serait avec eux jusqu'alors <sup>31</sup>.

Dieu veut consoler son peuple, et au milieu de délivrances présentes qui servaient de gage de meilleures délivrances à venir, le serviteur, Christ, est introduit. Ch. 42, Israël aurait dû l'être, mais il était aveugle ; toutefois il serait délivré, étant pardonné. Cyrus et Babylone passent alors devant nos yeux, jusqu'à la fin de 48, gage de meilleures délivrances, comme nous avons dit : Dieu annonce toutefois qu'Il distingue les méchants, il n'y a point de paix pour eux. Ch. 49, les gentils sont sommés par *Israël*, comme appelé de Dieu pour être serviteur, en qui Dieu serait glorifié. Là-dessus le Messie dit : « J'ai donc travaillé en vain ; » toutefois son jugement et son travail étaient avec Dieu. L'Esprit répond, que ce n'était que peu de chose de relever Israël, qu'Il serait lumière aux gentils. Dès lors c'est Christ, vrai cep, l'arbre vert, qui tient les promesses comme serviteur fidèle. Le chapitre 50 explique le renvoi d'Israël pour le rejet du Christ, l'Éternel Dieu qui s'était fait serviteur, et là-dessus vient la distinction du résidu qui craint l'Éternel et obéit à la voix de *son serviteur*, non pas ici l'Église dans la joie du Fils, quoique cela ait été vrai d'un certain nombre d'entre ce résidu. Dans ces passages l'Église ne se trouve que comme cachée dans la personne de Christ Lui-même ; c'est ce que l'on verra en comparant És. 50:8-9 et Rom. 8:33-34, où l'apôtre applique à l'Église la substance de ces versets qui parlent de Christ en Ésaïe. Je remarquerai, en passant, que la traduction de Lausanne, très fidèle en général pour la lettre, a gâté ces versets dans la forme qu'elle leur a donnée. Voici, je le crois, le vrai contraste. Dieu justifie, qui condamnera ? Christ est mort, etc. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? L'Ancien Testament ne s'occupe pas de l'union de Christ et de l'Église : ici c'est le résidu qui obéit à la voix du *serviteur* de Dieu, de Christ venu comme Messie ici-bas. Toutefois les obéissants marchent dans les ténèbres. La consolation leur est donnée, une consolation proprement ju-daïque, par des appels (51, versets 1-4 et 7) dans lesquels il y a progrès dans leur position (v.9). Ils appellent eux-mêmes, par l'Esprit de prophétie, le bras de l'Éternel à se réveiller. Il répond et enfin (v.17) somme Jérusalem de se réveiller à son tour, et (v.52) de se revêtir de gloire et d'honneur. Ce passage, qui se termine au verset 12, est de toute beauté. 52:15 et 53, donne le caractère expiatoire de l'œuvre du « serviteur », reconnue des Juifs aux derniers jours. Viennent ensuite des détails de bénédictions (54:55 :56:57) et des voies de Dieu et de ce qui empêche l'iniquité profonde du peuple aux derniers jours. Depuis 58, le témoignage est hautement rendu à cette iniquité, qui force enfin le Seigneur à se lever (59:15 à 16, etc.) et le Rédempteur vient à Sion selon Rom. 9:26. Alors (v.60) Jérusalem est glorifiée et le même sujet (introduisant pour identifier sa personne dans ces deux venues, ce que Christ était à sa première, 61:1, et la première moitié de 2), et le jugement des gentils sont traités jusqu'à la fin de 53:6. – Puis, sur l'appel touchant du Prophète, il y a une explication détaillée de toutes ces voies, comment la Grâce avait saisi l'occasion, donnée par la folie d'Israël, de se faire trouver par ceux qui ne la cherchaient pas, tandis qu'il avait toujours étendu ses mains vers Israël rebelle, (cité par l'apôtre, Rom. 10:20-21 qui explique ces mêmes points). Et ici enfin nous trouvons un résidu spécial (par tous ceux qui sont épargnés, voyez 66:19-20), traité comme les « serviteurs », auxquels la bénédiction de toute la nation serait un sujet particulier de joie ; c'est là ce qui nous a conduit à ce résumé de la dernière partie de ce livre prophétique : ce résidu spécial reconnu de Dieu, mais ayant toutes ses affections dans le bien-être de Jérusalem et d'Israël. On peut, pour le dernier témoignage aux gentils, comparer le Psaume 96 et Apoc. 14:6-7.

La clef de ce résumé d'Ésaïe 40-56, c'est *Israël serviteur* : toutefois point de paix pour le méchant. Christ, *vrai serviteur*, rejeté. *Le résidu, vrais serviteurs*, reconnus, en ce qu'ils obéissent à la voix du « serviteur », mais en vue des intérêts juifs. Traduisez 49:3 : « Tu es mon serviteur, Israël, celui en qui je me glorifierai. »

Que ceci puisse avoir une application aux travaux non rapportés des apôtres, je n'en doute pas ; mais la Bible ne nous fournit aucun renseignement là-dessus, à moins que ce ne soit, de la manière la plus indéterminée, au dernier verset de l'Évangile de Marc. – Ce que l'histoire détaillée des Actes nous présente, c'est l'accomplissement de la mission donnée en Luc, le rejet des messagers à Jérusalem, où ils sont néanmoins demeurés, puis les travaux de Pierre au milieu des Juifs et un nouvel apôtre suscité de Dieu, pour porter la parole aux Gentils, par une toute nouvelle révélation de Jésus, *si* nouvelle, en effet, qu'il dit que, s'il avait connu Jésus comme les autres l'avaient connu, il ne le connaissait plus de cette manière-là. Le salut prêché restait toujours le même, sans doute, mais avec de nouvelles lumières que Dieu accordait.

Quelle est la conclusion que l'on doit tirer de tout ceci ? c'est qu'il y aura un accomplissement de cette mission avant la fin du siècle et que le message de l'évangile, ici confié au résidu, aux disciples, sera porté de la part de Christ, dont il reste toujours vrai (quel que soit l'état des choses) que toute puissance lui est donnée dans les

<sup>31</sup> On peut examiner le Ps. 95, (et de même les Ps. 91 à 100) qui traite de ces temps, ainsi que Daniel 11:33 ; 12:3 :9 ; et És. 65:13, etc, où le témoignage, cependant, est plutôt de pratique que de parole. – Voici la liaison de ce sujet en Ésaïe, qui peut intéresser ceux qui sondent la Parole ; et ce n'est que pour ceux-là que je la donne.

cieux et sur la terre ; de la part, dis-je, de Christ agissant dans ce caractère, le message de ce même évangile sera porté à toutes les nations, et que Christ sera avec les messagers jusqu'à la fin du siècle.

Le témoignage à Jérusalem sera autre, il me semble ; nous en avons déjà dit quelques mois au chapitre 24. Je ne parle pas de la conversion de tel ou tel Juif pour faire partie de l'Église, ce qui est une autre chose encore plus précieuse ; c'est le devoir de chaque jour de les chercher, selon ce qui nous est donné, comme c'en est un de prêcher l'évangile à toute créature. Mais comme il y aura un témoignage dans le commencement des douleurs (comme il y en a eu un dans la nation juive au commencement de l'évangile), témoignage qui sera particulièrement adressé à ce peuple juif ; ainsi, il y aura un témoignage spécial rendu aux Gentils à la fin, selon les principes de la mission ici confiée aux disciples. Car la promesse de la présence et du secours du Seigneur non seulement se rattache à l'idée du siècle, mais elle s'étend jusqu'à sa fin, et il faut toujours nous souvenir qu'ici, comme aux chapitres 13 et 24, « le siècle » ne s'applique nullement au christianisme comme époque ; quoique le christianisme puisse arriver et soit arrivé avant la fin du siècle, le siècle existait déjà dans ce moment-là et était en grande partie écoulé ; c'était une période de l'histoire du monde au point de vue judaïque, que la présence du Messie devait terminer.

Peut-être que, employée dans toute la force du terme selon les circonstances dans lesquelles le Seigneur parlait, cette expression suppose Jérusalem existant mais rejetée et, quoique rejetée, l'objet des pensées de Dieu, mais de ses pensées eu jugement, Dieu allant mettre fin à tout cela et, après de grandes tribulations, rétablir la ville en bénédiction par la venue du Messie en gloire. L'évangile, envoyé aux Gentils, peut courir indépendamment de tout cela, car Jésus le confie aux disciples en dehors de Jérusalem et comme l'ayant abandonnée. Néanmoins, jusqu'à ce qu'elle fût jugée et rétablie par la venue du Messie et après la repentance de ses habitants, le siècle ne pouvait prendre fin ; de sorte que, lorsque nous avons bien considéré les passages, nous avons ici un évangile ou mission des disciples, indépendante de Jérusalem, de la part du Messie rejeté ici-bas, mais ayant reçu toute puissance dans les cieux et sur la terre ; un évangile adressé aux Gentils, Jérusalem étant abandonnée, pour faire de ces nations des disciples de Christ, au nom, non pas de l'Éternel, mais du Père, du Fils et du Saint Esprit ; mission, toutefois, qui (quoique indépendante de Jérusalem et venant de Christ qui l'a quittée jusqu'à ce qu'elle se repente) s'identifie avec le cours d'un siècle ici-bas qui suppose, avant sa fin, Jérusalem objet des pensées et des jugements de Dieu (Jérusalem, c'est-à-dire, sous le point de vue juif) et le centre de toutes ses pensées, soit en jugement, soit en bénédiction, pendant que cet évangile même est propagé parmi les nations. Car avant la fin du siècle (supposé ici par le Seigneur être encore en existence) Jérusalem sera de nouveau tout cela comme elle l'était au moment où le Seigneur parlait, et encore plus. C'est un évangile donc qui peut subsister parmi les nations en même temps que Jérusalem est l'objet des pensées de Dieu et de nouveau le centre de toutes ses voies.

On peut supposer que la prédication de cet évangile commence avant que cela soit manifesté. Toutefois, c'étaient là les circonstances dans lesquelles le Seigneur parlait déjà, Jérusalem debout, abandonnée <sup>32</sup>, l'objet des pensées et des jugements de Dieu, et plus tard de sa bénédiction ; et le Christ attendant le moment de cette fin du siècle, envoyant l'évangile aux nations par ses disciples, indépendamment de Jérusalem, mais à côté de son existence dans cet état, et se reportant, comme au terme du témoignage, à l'époque qui terminerait cet état de choses à Jérusalem, par la manifestation du jugement de Dieu et la bénédiction qui s'ensuivait et en découlait. Nous avons déjà vu (ch.25) les Gentils jugés sur la terre, selon la manière dont ils auront traité les messagers que Christ appelle ses frères, comme Jésus appelle ici ses disciples, et nous avons vu les circonstances préliminaires et finales, en Palestine et à Jérusalem (au ch. 24), accompagnées d'une déclaration (à côté de tout cela) que cet évangile du royaume serait prêché dans tout le monde, comme témoignage à tous les Gentils, et qu'alors la fin viendra ; la fin du siècle dont il est question ici. J'invite mes frères à penser à ce témoignage qui doit se rendre aux derniers jours ; ce serait expliquer la prophétie plutôt que l'évangile que de poursuivre ce sujet plus loin ici. J'ai voulu l'indiquer comme cet évangile le fait.

Nous avons un principe qui se rattache à ceci et qui est très précieux dans son analogie pour nous. Dieu, lors de la captivité de Babylone, avait écrit *Lo-Ammi, pas mon peuple*. Malgré cela, dans Aggée 2:5, nous trouvons que l'Esprit demeurerait avec eux, comme quand ils sortirent d'Égypte ; quel encouragement pour nous, quel que soit l'état de l'Église ! S'ils avaient dit : Non, nous ne sommes pas dans cet état de Lo-Ammi, ç'aurait été de l'incrédulité ; s'ils avaient été découragés, comme si l'Esprit n'était pas avec eux, comme à la sortie d'Égypte, ç'aurait été l'incrédulité pratique aussi sous une autre forme. Dans les deux cas, la foi à la bonté et au châtement de Dieu aurait été perdue.

Voilà le résultat de mes recherches dans ce moment sur cet évangile ; résultat bien imparfait, j'en ai le sentiment, et recherches qui m'ont fait sentir combien nous sommes encore ignorants de toutes les voies de Dieu ;

<sup>32</sup> Peut-être a-t-on de la peine à concilier ces deux idées, « abandonnée et pourtant l'objet des pensées et des jugements de Dieu ; » mais c'est précisément la position de Jérusalem aux derniers jours, lorsque Dieu recommence son œuvre avec la terre. Elle sera désolée et abandonnée jusqu'à ce qu'elle dise : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Mais Dieu agit avec elle en témoignage, en châtement, en indignation. C'était déjà le cas du temps des apôtres. Au chapitre 23 de cet évangile, elle est abandonnée. Toutefois, le témoignage et l'indignation sont là. Voyez là-dessus, en Zacharie, spécialement la fin du chapitre 11 et le commencement du 12, et toute sa prophétie ; la fin de Daniel 9 ; 11 et 12 aussi, et les ch. 65 et 66 d'Ésaïe ; voyez aussi Jér. 30:4-8, etc. Dans ces chapitres et dans tant d'autres, Jérusalem n'est pas reconnue, mais elle est l'objet des pensées et des voies de Dieu ; selon les expressions, quant à Éphraïm, Jér. 31:20, et quant à Jérusalem même, És 49:14, etc. Le fait est que Jérusalem est élue comme le peuple juif, Psaume 132:13-14.

mais qui peuvent aider mes frères à en faire d'autres, peut-être plus heureuses et mieux suivies, et s'ils sont poussés à les faire et sont aussi heureux que moi en sondant ainsi les voies de Dieu, je n'aurai pas perdu ma peine en leur communiquant celles-ci telles qu'elles sont.

Pour le fond, je ne doute pas que les grands principes, le fil des voies de Dieu (dans cette partie de ses voies) ne se trouvent dans ses pages, et que l'ensemble n'ait été donné par *Lui*. Il est très possible qu'en quelques détails mon propre esprit ait travaillé, et que j'aie ainsi dépassé la mesure de ce qui m'a été donné ; dans ce cas, il y aura certainement de l'erreur ou du moins de l'obscurité, lors même que l'on aura compris tout ce que j'aurai dit. D'un autre côté, ceux qui ne se sont pas encore donné la peine de sonder les Écritures, ne doivent pas s'étonner s'ils trouvent des choses encore difficiles et obscures pour eux dans ces pages. Ils ne doivent pas se décourager, comme un enfant qui se plongerait au milieu d'un livre qu'il devait commencer et qu'il jugerait trop difficile ; mais ils doivent se mettre à l'œuvre en commençant par le commencement. Ils trouveront, ils peuvent en être assurés, bien des preuves de leur ignorance et des preuves très humiliantes ; mais ils trouveront aussi le Seigneur avec eux et une joie et une satisfaction dont ils n'ont pas même une idée, non dans les choses seulement, mais dans le fait d'être enseignés de Lui ; joie et satisfaction qui sanctifient et attachent à Celui qui daigne ainsi s'occuper de notre instruction, supporter avec patience notre ignorance, et nous instruire lui-même dans la vérité. Et qu'ils sont doux ces entretiens avec Lui, dans lesquels Il nous mène doucement dans la connaissance de ses voies et nous développe dans sa parole toute la bonté et la sagesse de ses conseils ! N'est-il pas évident que de tels entretiens, poursuivis dans un tel esprit, doivent sanctifier l'âme ?

Souvenons-nous que tout ceci appartient à des enfants, à ceux qui, par la puissance de la bonne nouvelle de la pure grâce de Dieu, sont fondés sur l'œuvre que cette grâce a accomplie, et jouissent de la confiance qu'inspire son amour ; les communications de ses voies étant pour eux des preuves journalières de cet amour, qui nourrissent et entretiennent cette confiance, et leur font mieux connaître Celui qui en est l'objet et la source. Que son Esprit et sa Grâce dirigent tous ceux qui liront ces pages dans la jouissance du salut éternel qu'Il a accompli pour nous !

*Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 130, 219, 303, 323*